ÉDITION NATIONALE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES DESSINS DE NOS GRANDS MAÎTRES



PARIS

E. TESTARD & CIE ÉDITEURS

10 RUE DE CONDÉ

ÉDITION NATIONALE

LA VIE

DE

VICTOR HUGO

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été fait, pour les amateurs, un tirage spécial sur papier de luxe, de mille exemplaires numérotés à la presse, avec une double suite des gravures hors texte.

50	exemplaires	sur papier	du Japon, avec eaux-fortes pures	1 à 50
200	—	—	du Japon	51 à 250
50	—	—	de Chine	251 à 300
100	—	—	Vélin à la forme	301 à 400
600	—	—	Vergé —	401 à 1000

ÉDITION NATIONALE

LA VIE
DE
VICTOR HUGO

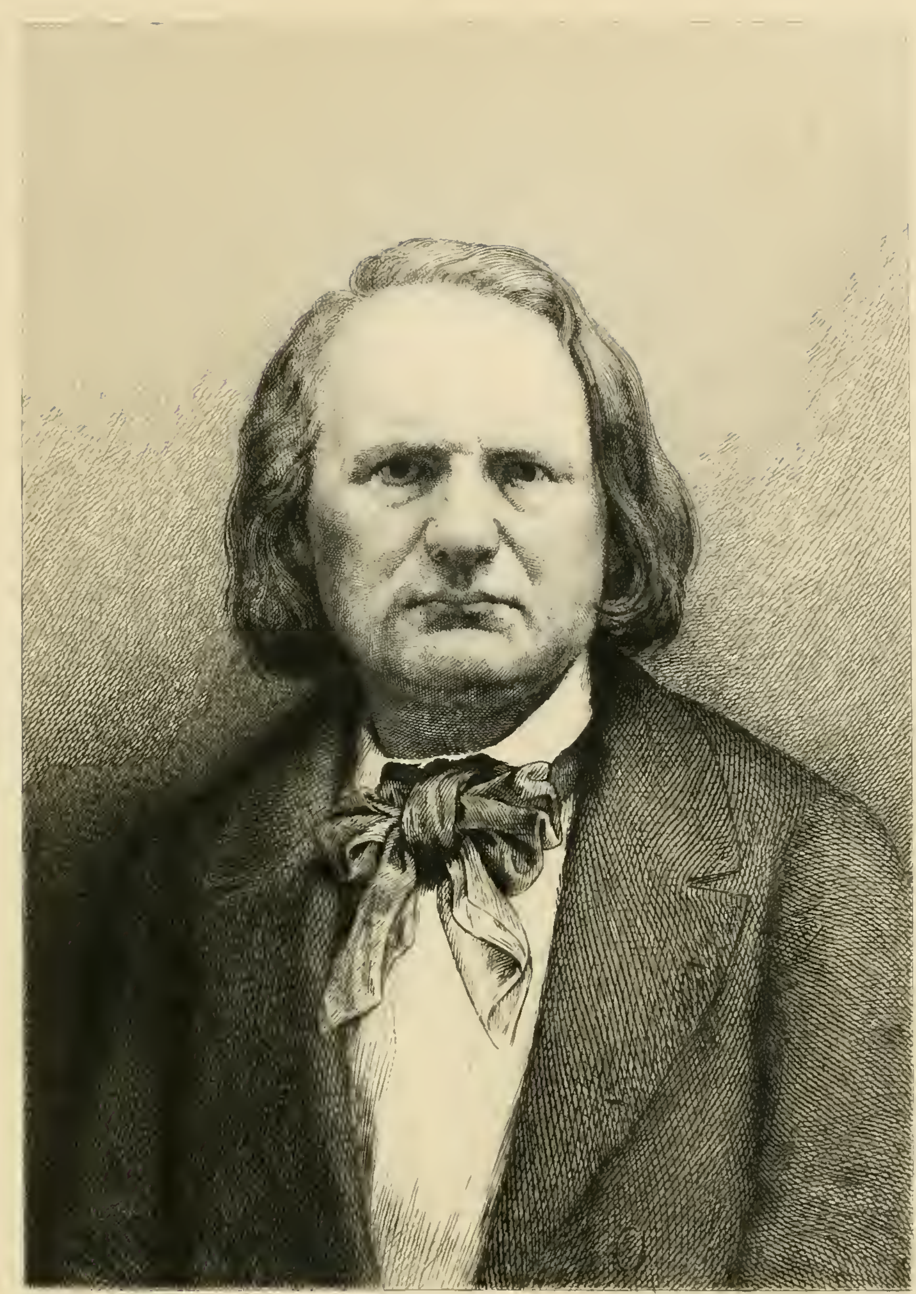
PAR

LOUIS ULBACH



PARIS
ÉMILE TESTARD, ÉDITEUR
10, RUE DE CONDÉ, 10

1886



Édition Nationale *Adrien Didier sc*

VICTOR HUGO

NOTE DES ÉDITEURS

Les deux premières planches de ce fascicule : *Louis XI à la Bastille* et le *Frontispice de Notre-Dame de Paris*, font partie de la superbe illustration de *Notre-Dame de Paris*, édition de 1844 (Perrotin et Garnier, éditeurs). L'illustration hors texte de cette édition comprend vingt et une gravures sur acier, d'après les dessins originaux des plus grands artistes de l'époque, Meissonier, A. de Lemud, Daubigny, Tony Johannot, Louis Boulanger, E. de Beaumont, de Rudder, et la célèbre vue de *Paris à vol d'oiseau,* de Pernot. Ayant acquis le droit de publier ces planches, nous pouvons offrir à nos souscripteurs, dans cette prime, les deux remarquables compositions de Meissonier et de A. de Lemud. Dès aujourd'hui nous pouvons annoncer que nous comptons faire, dans le format et sur les papiers de l'Édition nationale, un magnifique Album de ces vingt et une gravures; et, l'année prochaine, au moment où nous publierons *Notre-Dame de Paris*, dont le peintre Olivier Merson prépare pour nous l'illustration complète, nous mettrons en vente cet Album à des conditions exceptionnelles pour nos souscripteurs.

Les souscripteurs de l'Édition nationale auront seuls ainsi une Édition de *Notre-Dame de Paris* hors ligne, comprenant :

1° L'illustration inédite d'Olivier Merson, soit dix grandes compositions hors texte, gravées à l'eau-forte, et plus de soixante vignettes dans le texte, également gravées à l'eau-forte.

2° L'illustration hors texte de l'Édition de 1844, soit vingt et une grandes compositions des plus célèbres peintres de l'époque romantique, gravées sur acier par les artistes les plus distingués.

A la fin du présent fascicule, nous donnons le fac-similé de quatre pages manuscrites des premiers volumes de poésie de Victor Hugo. Nous offrirons ainsi, dans chaque prime, des fac-similé de pages extraites de chacune des Œuvres du Maître. Nos souscripteurs auront, de cette façon, une collection unique : la série des reproductions de tous les manuscrits originaux.

Les documents de notre prime sont donnés dans l'ordre suivant :

Gravures anciennes.
Gravures originales.
Dessins et autographes de Victor Hugo.

Ce classement sera adopté pour toutes les primes que nous offrirons successivement.

Nous sommes heureux d'adresser ici tous nos remerciements aux collaborateurs et amis qui ont bien voulu nous aider à donner à cette prime tout l'intérêt que nos souscripteurs sauront apprécier, et notamment à M. Paul Meurice qui a mis à notre disposition, avec une bonne grâce charmante, les trésors de sa riche collection.

E. TESTARD ET Cie.

EXPLICATION DES PLANCHES

DU DEUXIÈME FASCICULE

DE LA VIE DE VICTOR HUGO

GRAVURES ANCIENNES

1° Louis XI a la Bastille. — Composition de Meissonier pour *Notre-Dame de Paris*, gravée sur acier par J. de Mare.

2° Frontispice de Notre-Dame de Paris. — Composition de A. de Lemud, gravée sur acier par A. Garnier.

3° Vignette-Frontispice de l'Édition originale des *Feuilles d'automne* (Eugène Renduel, novembre 1831). — Dessin de Tony Johannot, gravé par Porret.
Reproduction sur bois par Méaulle.

4° Vignette-Frontispice de l'Édition originale du *Roi s'amuse* (Eugène Renduel, 1832). — Dessin de Tony Johannot : *Triboulet reconnaissant sa fille* (acte V, Sc. 4), gravé sur bois par Andrew, L. B.
Reproduction sur bois par Méaulle.

5° Quasimodo. — Composition et eau-forte de Célestin Nanteuil. Reproduction à l'eau-forte de Ch. Faivre.

6° L'Aumône. (*Les Feuilles d'automne*). — Lithographie d'Alfred Johannot. Fac-similé par P. Maurou.

7° Au meurtre! Au meurtre! (*Notre-Dame de Paris*). — Lithographie de Tony Johannot. Fac-similé par P. Maurou.

GRAVURES ORIGINALES

8° Les Pauvres Gens (*Légende des siècles*, tome IV). — Dessin d'Albert Fourié, gravé à l'eau-forte par Manesse.

9° La Comédie dans les feuilles (*Les Chansons des rues et des bois*). — Composition et eau-forte d'Eugène Baudouin.

DESSINS ET AUTOGRAPHES DE VICTOR HUGO

10° Chateau-Fort. — Dessin de Victor Hugo, gravé sur bois par Méaulle.

11°-14° Fac-similé de quatre pages des manuscrits originaux de Victor Hugo.

1° La Demoiselle (*Odes et Ballades*).
2° Cri de guerre du Mufti (*Les Orientales*).
3° *UN JOUR AU MONT ATLAS LES COLLINES JALOUSES* (*Les Feuilles d'automne*).
4° Conseil (*Les Chants du crépuscule*).

15° Copie et fac-similé d'une curieuse lettre de Victor Hugo, à P. Foucher, son beau-père. (12 mai 1825.)

L'ANNIVERSAIRE

A GEORGE HUGO

Ne crois pas à l'oubli — fût-il en apparence, —
O George, — un an après le sacre du grand mort.
Son nom est si vivant, si bien debout, si fort,
Il est si rayonnant dans les gloires de France,
Qu'on foule en paix la tombe où ton grand-père dort...
Mais, George, ne crois pas à notre indifférence.

Il est resté pour toi, — George, mon cher enfant, —
L'aïeul charmant qui gâte et qui jamais ne gronde;
Quand tu songes qu'il n'est plus là, ton cœur se fend,
Et tu veux qu'à ton cri notre douleur réponde...
Tu le pleures toujours?... Songe que pour le monde
Il vit en plein azur, comme un dieu triomphant.

L'ANNIVERSAIRE.

Lorsque Napoléon mourut à Sainte-Hélène,
Ceux qui l'aimaient le plus, ses soldats, ont souri.
Ils sentaient avant tout sa gloire surhumaine...
Napoléon, mourir! — Leur piété sereine
N'admit jamais la mort de l'empereur chéri...
Les dieux ne meurent point : la mort l'eût amoindri.

Un char de flamme emporte Élie au fond du rêve;
Les dieux ne meurent point, et c'est la vérité,
Ou bien sur leur tombeau toute douleur est brève;
Marie en pleurs a vu son fils ressuscité;
Pour tout homme plus grand que son humanité
La tombe n'est qu'un socle où sa gloire s'élève.

Rappelle-toi, — voici, George, un an jour pour jour, —
Les funérailles d'or, l'orgueil, les cris d'amour;
Devant le Panthéon, l'univers qui défile,
Et chaque nation l'acclamant à son tour;
— Toi, perdu parmi nous, sous le haut péristyle,
Tourné vers le cercueil, tu pleurais immobile.

Et te voyant ainsi, sur ce glorieux seuil,
Je vins à toi, te dire : « Enfant, l'heure est unique;
« Que d'étoiles, — vois donc! — sur le drap du cercueil!
« Ce mort français, le monde entier le revendique!
« Tourne-toi du côté de la clameur publique,
« Des couronnes d'amour, des étendards d'orgueil! »

L'ANNIVERSAIRE.

Tu regardas alors, et tu vis une foule
Immense, qui passait... quel fleuve!... encor, encor!
Dans la rue et la place, elle roule, elle coule,
Et les drapeaux flottants, bercés avec la houle,
N'élevaient qu'un seul nom sur mille hampes d'or!
Et, par-dessus, chantait la Gloire, en plein essor!

Et que faire, ayant fait et vu pareille chose!
George, pleure tout seul!... nous, nous levons les yeux.
Il est là-haut, pour nous, par-dessus les sept cieux,
Dominant à jamais l'ombre où son corps repose...
C'est là que vont nos cœurs; c'est là que sont les dieux...
Tourne-toi du côté de son apothéose.

JEAN AICARD.

Paris, 2 juin 1886.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous donnons aujourd'hui la première partie de la prime offerte aux souscripteurs de l'Édition nationale.

Cette prime se composera de huit fascicules qui, réunis, auront la valeur de deux beaux volumes de Victor Hugo.

Chaque fascicule contient un texte inédit et des illustrations spéciales.

Pour *le texte*, nous avons été heureux de nous assurer le concours de M. Louis Ulbach. Sa longue intimité avec Victor Hugo, ses études sur le maître, ses relations personnelles avec tous les hommes de lettres qui ont traversé le salon de la place Royale, non moins que son mérite littéraire, le désignaient tout particulièrement pour ce grand et difficile travail.

Il explique lui-même, dans sa préface, comment il a compris et divisé sa tâche. C'est une causerie familière sur Victor Hugo entreprise avec tous les souvenirs de l'auteur, avec tous les documents nouveaux que la famille, que la piété des amis, que les bibliothèques publiques ou privées peuvent fournir.

Cette *Vie de Victor Hugo* se divise d'elle-même en plusieurs parties, dont chacune aura son fascicule.

Nous publions aujourd'hui ce qui concerne l'enfance, la jeunesse, les débuts.

La deuxième partie racontera la bataille romantique, la publi-

cation de *Notre-Dame de Paris*, les représentations tumultueuses des drames, etc.

La troisième comprendra la période du succès éclatant, la victoire sur l'Académie, l'entrée à la Chambre des pairs...

Avec la révolution de 1848 commence la quatrième partie, la lutte, non plus contre l'école littéraire, mais contre la réaction ; c'est la période douloureuse et superbe de l'exil, des œuvres datées de Bruxelles, de Jersey, de Guernesey.

Le retour mélancolique dans la patrie envahie, la grande douleur du foyer, l'hospitalité rouverte dans Paris dévasté, les amitiés fidèles se groupant autour du poète, voilà la cinquième partie.

Les dernières années de cette existence prodigieuse, les défilés de tous les peuples aux anniversaires de la naissance, les œuvres, les actes de cette période paisible, composeront la sixième partie.

La mort, l'émotion de Paris, le deuil du monde entier, les funérailles éclatantes comme un triomphe, telle sera la septième partie.

Enfin la gloire posthume, les œuvres léguées, la lumière filtrant à travers le tombeau, l'influence persistante de Victor Hugo, son génie devant la postérité, achèveront avec la huitième partie ce grand récit, le plus complet qui aura été fait de cette remarquable existence.

Pour *les illustrations*, comme pour le texte, nous amassons dès maintenant des documents du plus puissant intérêt : eaux-fortes d'après les dessins inédits de nos meilleurs artistes, composés spécialement pour cette prime et tirés des œuvres de Victor Hugo, reproductions de vignettes romantiques devenues très rares, dessins inédits du maître, portraits, autographes, etc.

Pour permettre à nos souscripteurs de faire relier en bonne place, dans leurs volumes, tous ces documents que nous donnons sans ordre méthodique, au fur et à mesure pour ainsi dire de leur découverte, nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas faire brocher les fascicules de la prime ; le texte et les gravures sont simplement et commodément assemblés dans un élégant cartonnage.

EXPLICATION DES PLANCHES

DU PREMIER FASCICULE

1° En regard du titre, nous donnons un portrait de Victor Hugo gravé par Adrien Didier, un des maîtres du burin, d'après une photographie faite par Charles Hugo à Jersey en 1853. C'était à l'heure des *Châtiments*.

Ce portrait, exposé cette année au palais de l'Industrie, a été remarqué par nos critiques d'art, qui en ont fait le plus grand éloge.

2° Pour répondre au désir d'un grand nombre de nos souscripteurs, nous donnons à la page 4 un portrait en couleur de Victor Hugo, d'après une aquarelle originale de Danger. C'est le Victor Hugo des dernières années, dans le calme de sa triomphante vieillesse.

Nous nous sommes adressés pour l'exécution et le tirage de ce portrait à M. Champenois, le digne successeur de MM. Testu et Massin.

3° page 8. — *Hommage* à Victor Hugo, gravure à l'eau-forte par Lalauze, d'après un dessin de Maurice Leloir. Ce dessin ornait le menu du banquet offert par la Société de l'Édition nationale, le 26 février 1885, dernier banquet auquel ait assisté le grand poète.

4° page 16. — Médaille offerte à Victor Hugo, dans ce même banquet, en souvenir de la publication du premier fascicule de l'Édition nationale. Cette médaille a été déposée dans le cercueil du maître. Elle a été composée et gravée par M. Roty, prix de Rome de 1875.

5° page 24. — Portrait de Victor Hugo sur son lit de mort. Ce portrait, absolument inédit, a été dessiné par le peintre Edmond Dupain, pour l'Édition nationale.

6° page 32. — Reproduction du catafalque dessiné par Ch. Garnier et dressé sous l'Arc de triomphe de l'Étoile — souvenir intéressant de la cérémonie historique.

7° page 40. — Charmant dessin de Gabriel Ferrier, gravé à l'eau-forte par Géry Bichard, et tiré du volume des *Odes et Ballades :* « la Fée et la Péri » (ballade XVe, poésie I, page 517).

Voici les vers dont le peintre s'est inspiré :

J'ai des grottes de coquillages ;
J'ai des tentes de rameaux verts ;
C'est moi que bercent les feuillages,
Moi que berce le flot des mers.

8° page 48. — Vue de la maison habitée par Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, dans les premières années de son mariage, d'après une lithographie très rare, recueillie à la Bibliothèque nationale.

9° page 52. — Gravure sur bois de Méaulle, d'après un dessin original de Victor Hugo.

10° page 56. — Gravure sur bois de Méaulle, d'après un dessin original de Victor Hugo.

11° page 61. — Reproduction des 5 vignettes romantiques :

1° Vignette de la couverture de *Notre-Dame de Paris*, d'après Tony Johannot (édition in-12 de 1831).

2° Vignettes des titres t. I, II, III, IV de cette même édition, gravées par Porret, d'après les dessins de Tony Johannot.

Ces 5 vignettes sont gravées sur bois par Méaulle.

12° page 72. — Gravure à l'eau-forte de Rapine, d'après un dessin de Lecomte du Nouy : « Le Poète dans les Révolutions » (t. I, livre I, ode I, page 33). Cette belle composition, destinée spécialement à l'Édition nationale, n'étant pas tout à fait dans l'esprit des illustrations déjà publiées, a été réservée pour la prime.

13° Fac-similé d'une très curieuse lettre de Victor Hugo à Anténor Joly, le 19 janvier 1837.

14° Gravure à l'eau-forte de Salmon, d'après un dessin de Chassevent, tiré du second volume des *Contemplations* (Aujourd'hui, — livre VI).

15° Enfin, nous sommes heureux d'offrir à nos souscripteurs la primeur d'une poésie inédite de Jean Aicard, dédiée à Georges Hugo : « l'Anniversaire ».

Nous remercions le jeune et vaillant poète de cette œuvre de sentiment, d'enthousiasme, de gratitude envers le maître.

Georges Hugo, très souffrant, n'avait pu assister à la cérémonie de l'anniversaire. M. Jean Aicard lui a écrit ces vers pour rassurer l'inquiétude de cette piété filiale.

L'ÉDITEUR.

AVANT-PROPOS

L'*Édition nationale des œuvres de Victor Hugo* a précédé, accompagné, suivi le deuil triomphal du poète. Elle a été le cortège de ses muses qui veillait le crépuscule du grand poète, qui veille maintenant sa clarté immuable.

Chaque volume qui paraît semble une statue marmoréenne venant prendre religieusement sa place autour du mausolée.

Les artistes les plus célèbres de ce temps-ci, peintres, dessinateurs, sculpteurs, graveurs, ont été jaloux de s'associer à ce culte, et nulle entreprise littéraire aussi vaste, aussi imposante, aussi patriotique n'aura été tentée, depuis l'Encyclopédie, depuis les grandes éditions de Voltaire, pour honorer l'écrivain qui lègue son nom au XIXe siècle, comme Voltaire a légué le sien au XVIIIe.

Les éditeurs n'ont pas à se vanter d'un succès certain, mais ils ont le droit d'être fiers d'avoir aidé la reconnaissance nationale. Ils n'ont pas douté de la permanence d'un enthousiasme qui s'alimente aux sources les plus fécondes et les plus variées de la pensée d'un peuple.

Leur foi sincère a élevé avec confiance un monument magnifique

à la foi des contemporains, et ils ont voulu que le poète lyrique, que le poète dramatique, que le poète satirique, que l'historien, le romancier, l'orateur, le penseur, fût glorifié dans toutes ses œuvres, et, pour ainsi dire, dans tous ses gestes. Ils ont fait alors de chaque pièce détachée un tableau, de chaque volume un musée, et la gloire des gravures chante dignement la gloire de la prose et des vers.

Il manquerait, pourtant, quelque chose à cet autel du génie, s'il n'était qu'un chef-d'œuvre artistique et s'il ne rendait pas la dévotion familière; si un des amis du poète, impuissant à sculpter un ornement de plus, ne s'appliquait à tailler un seuil tout simple, à dresser une marche unie, qui permît d'approcher de plus près du sanctuaire, d'en voir mieux les détails, d'en saisir mieux les intentions.

C'est cette tâche modeste que j'ai acceptée.

Il serait impie de prétendre révéler quoi que ce soit du génie de Victor Hugo; il est pieux de dire tout ce qu'on sait, depuis près d'un demi-siècle, sur sa vie intime. Il est juste de le faire aimer de ceux qui, venus trop tard, n'ont pu que l'admirer; il est bon de l'évoquer, dans toutes les phases de sa longue et magnifique carrière, pour le réconfort de ceux qui l'ont aimé, et qui ont besoin de sa mémoire, comme ils avaient besoin de l'activité prodigieuse de sa vie.

Je suis entré jeune dans l'intimité de Victor Hugo. J'en suis sorti vieux, et il me semblait que je l'avais presque rejoint par l'âge, bien que sa robuste vieillesse fût toujours paternelle pour la mienne.

Je raconterai, à propos des documents fournis aux éditeurs de l'Édition nationale, tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai ressenti, tout ce que j'ai appris, dans cette amitié glorieuse. J'aurai parfois recours aux renseignements déjà publiés. Je les commenterai et je les compléterai.

Une vie, comme celle de Victor Hugo, si largement expansive, n'a pas de mystère dont un ami particulier puisse se ménager la révélation. J'ajouterai seulement aux confidences des autres la part de confidences que j'ai reçue, et, comme il n'y a rien à trahir dans cette existence publique, je suis certain de servir la curiosité, sans manquer

même dans les détails les plus familiers, à ce respect filial, qui est comme l'arome subtil de mon dévouement.

Cette histoire de la vie de Victor Hugo sera moins un récit qu'une causerie, moins une biographie et une bibliographie, qu'une suite d'impressions; pourtant j'ai l'ambition de ne rien omettre des principaux incidents de cette prodigieuse existence.

Depuis l'*enfant sublime*, jusqu'à l'octogénaire, s'éteignant dans la sérénité de sa gloire, je dirai tout ce qui sera nécessaire pour animer ce musée spécial offert gratuitement aux souscripteurs de l'édition complète.

La vie de Victor Hugo est facile à diviser. L'enfance, la jeunesse, les débuts, les Jeux floraux, le mariage : voilà l'aurore.

La bataille romantique, les drames, *Hernani*, *le Roi s'amuse*, le mouvement artistique provoqué par la publication de *Notre-Dame de Paris*, la coalition des vieilles écoles, etc. : voilà la grande matinée de ce jour qui dura plus de trois quarts de siècle.

L'entrée à l'Académie, la pairie, la victoire sur l'opinion : voilà le midi. Hélas! il est traversé par des éclats de foudre, par un grand deuil.

La révolution de 1848 pousse le poète à une tribune mesquine, et le 2 décembre 1851 l'en arrache, pour le faire monter à une tribune plus haute. L'exil de Victor Hugo a été l'achèvement de son génie. C'est la période de son plus grand labeur, des étonnements les plus profonds de la part de ceux qui se sentaient plus exilés que lui, étant restés à Paris sans lui.

J'espère donner sur cet après-midi vaillant des renseignements nouveaux.

L'heure du retour a sonné. C'est le crépuscule commençant. L'exilé revient, blanchi par ses méditations plus que par ses douleurs, tendre pour la patrie en feu, s'enfermant dans Paris pour y souffrir comme tous et pour conseiller à tous de ne pas désespérer. Il se refait un foyer; il y reçoit les anciens habitués de la place Royale; il y convie les jeunes.

Puis, le soir, doux et magnifique, se prolonge et la nuit a tant d'étoiles autour de ce front illustre, qu'on trouve la nuit belle comme le jour. On se refuse à penser que la mort puisse voiler un instant cet immortel. On célèbre l'anniversaire de sa naissance, par une manifestation sans pareille dans l'histoire.

Mais l'inflexible nature, provoquée par cette religion, touche le poète au front, comme elle a touché tant de dieux, et Victor Hugo s'endort dans cette nuit auguste, pour s'éveiller au jour qui ne finira plus.

Le monde entier s'émeut. Paris choisit sa porte la plus haute, pour y faire passer le corbillard du pauvre. Le Panthéon s'ouvre, comme le prétoire d'un Panthéon international. La France, l'Europe, l'Amérique envoient leurs palmes, et les funérailles deviennent une marche triomphale où éclate la vie, supérieure et invincible.

Quand on peut croire tout fini, on sent que la lumière d'en haut ne se laisse pas enfermer dans une tombe ; elle filtre à travers les dalles et Victor Hugo nous éclaire encore.

Voilà ce que je veux revoir avec le lecteur. Voilà ce que je veux analyser avec lui.

Je remercie les éditeurs de m'avoir associé à leur œuvre, de m'avoir confié le soin de cette prime qui est l'annexe indispensable d'une pareille édition. Elle appartient, comme résultat, aux souscripteurs de tous les volumes ; elle était un devoir dévolu à un des plus fervents, à un des plus vieux amis du poète, qui s'est toujours consolé de sa médiocrité, en se sentant la faculté de bien comprendre et de bien aimer le génie, et qui n'aura jamais eu tant d'orgueil qu'en acceptant le droit de proclamer et de prouver son admiration.

LOUIS ULBACH.

Paris, juin 1886.

LA VIE

DE

VICTOR HUGO

LA VIE

DE

VICTOR HUGO

I

LA JEUNESSE

(1802-1822)

Tout le monde sait que Victor Hugo est né à Besançon le 26 février 1802.

Il prenait plaisir à le rappeler, non pour se vanter, quand il était vieux, d'avoir tant vécu; mais par une sorte de reconnaissance filiale pour le jour où la vie lui avait été donnée. Un grand nombre de ses œuvres ont été commencées ou finies à cette date du 26 février. Il s'amusa toujours à défier les années, à les faire tinter, pour attester que pas une n'avait été perdue pour le travail.

Il naquit faible, chétif; mais il ne semble pas que cette

débilité ait eu besoin d'être combattue, pour céder de bonne heure. Lors de la fête de 1880, à Besançon, quand on plaça solennellement la plaque commémorative sur la maison natale de Victor Hugo, parmi les hommages touchants rendus au grand poète, les poètes francs-comtois assurèrent que l'air vif et salubre de leurs contrées avait empli et élargi les poumons du nouveau-né.

Je n'aime pas à contredire les poètes, parce que j'aime à croire à leur infaillibilité; mais je suis bien forcé de dire que le nourrisson regardait plus souvent le sein de sa nourrice que les horizons de son berceau; qu'il fut sevré trop tôt de l'air natal pour en avoir profité et que s'il est devenu fort, c'est qu'il avait la vocation de la force. Elle est le symbole même de son génie.

Besançon n'occupe aucune place dans les souvenirs de Victor Hugo; il quitta la vieille ville *espagnole*, quand il était au maillot; il n'y retourna jamais; seulement, plus tard, ayant à parler d'elle, il la gratifia de l'épithète qui lui était particulièrement douce. La première, la plus persistante impression de celui qui devait écrire *Hernani* et *Ruy Blas*, fut celle de l'Espagne. Il en a gardé, dans le cœur, des étincelles que le nom de Besançon fit jaillir. Mais ce fut tout.

Si j'osais conseiller un sujet d'élégie, je dirais qu'une légende, recueillie de la bouche souriante de Victor Hugo, permet de prétendre qu'il ne serait pas né, sans une ascension entreprise vers une haute montagne, sans une halte sur un pic neigeux, un jour que le commandant Hugo et sa femme étaient en appétit de promenade.



VICTOR HUGO

(1885)

On voit le parti poétique à tirer de cette anecdote : Le poète des sommets, conçu dans la patrie des aigles! Quand je raconterai les ascensions de Victor Hugo dans les tours de Notre-Dame, je fortifierai encore la légende; mais j'avoue que lui-même ne la prenait pas au sérieux.

Il ne paraît donc pas que l'enfant, né *sans couleur*, *sans regard* et *sans voix*, ait eu besoin d'un traitement balsamique pour se fortifier. Il a raconté les soins maternels qui suffirent. La vie l'attirait; il vécut pleinement et ne fut jamais malade.

Victor Hugo avait les épaules larges, carrées comme celles des porteurs de fardeaux, la tête un peu dans les épaules, comme assise le plus près possible du cœur. On sait quel front vaste abritait ses pensées. Il marchait solidement, marquant le pas, les pieds très en dehors. Rien ne lui était resté des prémisses malingres, et jusqu'à la fin de sa vie, affrontant la pluie, la neige, avec une sorte de nostalgie des glaciers, il allait, marcheur intrépide, par tous les temps, mettant l'action dans les moindres incidents de sa vie, comme il la mettait dans toutes les conceptions de son génie littéraire.

On a beaucoup de portraits de lui, à différents âges; tous révèlent la force. Après le front qui étonne par la dimension, les yeux vous arrêtent et vous fixent. Je parlerai plus loin du regard de Victor Hugo. Ce que j'en veux dire dans cette première esquisse, c'est qu'il était surtout chercheur, perçant, non inquiet, mais avide de voir, de connaître, ne visant pas à la dignité, mais attirant le respect, s'amincissant pour pénétrer, jusqu'à n'être plus qu'une

pointe, et s'élargissant pour retenir, avec une couleur sombre qui émouvait sans intimider.

Le nez était fort et la bouche expressive. Elle était comme la tenaille du vers, et celui-ci en s'en échappant lui laissait un pli, la marque d'un effort. Au retour de l'exil, Victor Hugo avait laissé pousser sa barbe ; on ne voyait plus autant la bouche, et c'était dommage ; on perdait un secret.

Était-ce pour mieux dissimuler l'ironie de sa force, pour voiler l'amertume de son sourire, que Victor Hugo avait laissé pousser sa barbe? Jamais homme ne songea moins à arranger, à apprêter sa physionomie. Peut-être ne faut-il voir dans ce changement qu'un peu de compassion pour son barbier! Je sais que la barbe était si forte, si serrée, que le rasoir s'y ébréchait, et l'on prétendait qu'au lieu d'un, Victor Hugo avait trois poils dans le bulbe pileux.

Est-ce de cette particularité qu'est venue l'expression « un brave à trois poils »?... On voit que Victor Hugo la justifiait et aurait pu aider à l'inventer.

Si je ne craignais de pousser trop loin ces variations physiologiques, je dirais que la tête de Victor Hugo était bien le relief de son esprit ; la beauté y était exprimée par la force, plus que par la ligne. Elle étonnait, avant de charmer ; elle captait d'abord ; elle séduisait ensuite.

J'ai pensé bien souvent que François-Victor Hugo, le traducteur de Shakespeare, qui a été mon jeune ami vers 1840, me donnait alors la physionomie de son père de douze à quatorze ans. Il en avait la carrure d'épaules, la démarche, la bouche, un peu du regard. La beauté de la

mère était combinée davantage avec les traits paternels dans la figure de ce pauvre Charles, mort dans tout son éclat.

Par un art qui touche à l'intuition, M. Émile Bayard, dans la gravure des *Odes et ballades*, premier volume, *Mon enfance*, me paraît avoir retrouvé, imaginé la figure de Victor Hugo, à l'âge où il écoutait en lui l'écho des grandes fanfares qu'il traversait.

Je n'entrerai pas dans les détails, vulgarisés par toutes les biographies.

On sait que Victor Hugo était le troisième fils d'un soldat de la Révolution et de l'Empire, et d'une Vendéenne, Mlle Trébuchet.

Plus tard, voulant justifier son enthousiasme pour l'épopée impériale et sa tendresse pour les victimes de la Révolution, le poète s'est réclamé de ces deux influences, de son père et de sa mère.

Selon moi, cette justification touchante était superflue. Comment s'éveiller dans cette splendeur de l'Empire, sans en garder un long éblouissement? Mais, en même temps, comment avoir l'âme rêveuse et poétique, sans ressentir, à l'âge des premières méditations, cette mélancolie sur des ruines qui avait saisi, avant lui, Chateaubriand, Lamartine? Victor Hugo était le fils d'un soldat et il s'en souvint; mais il était surtout l'enfant de son siècle, et le sens artistique qui le troublait le fit s'incliner vers ce qu'il y avait de plus touchant alors, des veuves illustres, des orphelins historiques, des arceaux gothiques, au-dessus de tombeaux fleurdelisés.

L'homme se dégagea des influences de l'enfant, sans

qu'il eût à s'excuser de les avoir subies. Il ne serait pas un grand génie, s'il n'avait pas éprouvé toutes les émotions de son temps. Les âmes loyales, en s'étonnant du chemin qu'elles ont parcouru, n'insultent jamais à leurs erreurs passées et les parent de toutes leurs tendresses avant de les abandonner.

Victor Hugo descend-il d'une vieille famille lorraine? Quelques biographes l'affirment. Des érudits, et le plus implacable à cet égard, M. Biré, dans un livre plein de documents intéressants d'ailleurs, et intitulé *Victor Hugo avant 1830,* nie cette origine et brandit des extraits d'archives de l'état civil, pour appuyer sa négation.

La question est sans intérêt. Victor Hugo ne s'est jamais réclamé que de son père, le général.

Parmi les flatteurs du génie, il s'est trouvé un généalogiste ardent qui lui a apporté un blason. Victor Hugo a reçu poliment l'hommage, a trouvé le blason curieux, n'ayant pas d'archives de famille, n'a pu réfuter le courtisan; mais, s'il a toujours demandé avec instance que le nom de son père fût inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, il n'a jamais insisté pour piaffer parmi les *grands* ou *petits chevaux* de Lorraine. Ce qu'il y a de positif, c'est que son grand-père était menuisier, que son père et ses oncles étaient soldats. Il eut des épées croisées, *une voûte d'acier* sur son berceau; voilà ce qui est certain, et après avoir été apprendre à marcher en Corse, après un séjour assez court à Paris, il alla apprendre à se souvenir, en Espagne.



Édition Nationale

HOMMAGE À VICTOR HUGO

Souvenir du Banquet du 26 Février 1885

II

L'influence de l'Espagne a été prodigieuse sur Victor Hugo. Elle lui a donné une empreinte qui ne s'est jamais effacée.

Si, par le sang, par le patriotisme, par la science de la langue, Victor Hugo est un génie essentiellement français, par la chaleur composite de ses inspirations, par le pittoresque dont il revêt ses pensées, par l'horreur du lieu commun français, il est un génie international.

L'Espagne, qu'il n'a pas revue depuis son enfance, a laissé en lui un reflet si étrange, si ineffaçable, que le décor de sa poésie, pour ainsi dire, est espagnol; que le sentiment héroïque de tous ses drames est castillan; que ses rimes ont un cliquetis de clochettes, de cloches, de castagnettes dans les choses gaies, une sonorité de vieux manoirs et de grandes cathédrales mauresques dans les épopées; que les airs de guitare sont sa seule musique, avec les vieilles orgues en trompettes, et que ses dessins enfin, qui satisfont l'inquiétude de sa mémoire, sont des visions parfaites, dans leur confusion même, des paysages, des châteaux d'Espagne.

Je me souviens que, visitant l'extérieur de la ville de Cordoue par un jour de pluie, et m'arrêtant au delà du pont, pour contempler les vieilles murailles romaines et arabes, je fus frappé, comme par une réminiscence, de l'aspect

sombre, énergique, de cet horizon, vu pour la première fois.

— On dirait un dessin de Victor Hugo! m'écriai-je.

J'ai eu bien des occasions depuis de faire ce rapprochement, et je crois qu'il eût été possible de publier la relation de mon voyage en Espagne, avec des illustrations de Victor Hugo.

Il est bien évident que les images n'auraient été ni la reproduction typographique ni la photographie des choses; mais elles eussent été l'évocation de leur âme, l'impression, le rêve même de l'Espagne.

Dans la plupart des dessins de Victor Hugo, incisifs par certains traits réels, vaporeux comme le souvenir, on retrouve l'Espagne. Tolède, par exemple, avec son pont, sa *Puerta del Sol,* sa position au sommet d'un rocher, le Tage roulant à ses pieds, reparaît très souvent.

Savait-il qu'il dessinait Tolède? Non, mais sa fantaisie obéissait à une obsession inconsciente.

Ce qui s'était fixé une fois dans la mémoire du poète n'en sortait plus.

Je dirai en passant que Victor Hugo avait la plus étonnante mémoire qu'on pût supposer. Il savait toujours exactement où trouver un vers, moins que cela, un mot de lui, dans ce sable infini de son océan.

J'insiste sur cette influence de l'Espagne qui se dédoubla.

C'est ainsi que le chantre des *Orientales,* qui n'a jamais visité l'Orient, avait rapporté d'au delà des Pyrénées ces impressions mauresques avec lesquelles, dès ses débuts, il a refait un Orient, à son goût, à son idée.

Chose singulière, cet orientaliste en chambre, qui n'avait pas respiré la rose sur sa tige, mais qui tout enfant avait parcouru les murailles imprégnées de l'essence, venue d'Orient en Espagne, a été plus coloriste et plus vrai que les poètes voyageurs en Orient. Chateaubriand, Lamartine, Théophile Gautier, d'autres encore, en ont rapporté des relations agréables, mais, au fond, inutiles à leur génie, à leur talent. Victor Hugo a inspiré plus d'une fois les peintres de choses orientales par ses vers, qui n'étaient que les bruits conservés de son unique et lointain voyage.

III

Avant d'aller en Espagne, Victor Hugo était allé en Italie. Il avait cinq ans, lors de ce premier voyage. Son père, appelé par le roi Joseph à Naples, comme plus tard il le fut à Madrid par le même souverain, changeant de garnison, avait désiré avoir près de lui sa femme et ses enfants.

Il serait téméraire de supposer qu'à cinq ans Victor Hugo ressentit les émotions artistiques qu'il eut plus tard, entre neuf et dix ans. Mais cette témérité de supposition n'a pas effrayé Alexandre Dumas, et dans ses mémoires, il affirme que l'enfant précoce qui n'était pas encore l'enfant *sublime,* s'intéressa à tout ce qu'il vit à Florence, à Rome, à Naples.

J'ai, dans la véracité proverbiale de l'auteur des *Impressions de voyage,* toute la confiance qu'il faut avoir, quand il parle de lui; mais il est permis de supposer qu'il n'est pas un historien autant exact, quand il s'agit des autres et surtout quand il s'agit de ceux qu'il admire. Il avait l'amitié hyperbolique et l'admiration vertigineuse. Il est vrai que rien n'arrêtait l'audace de sa critique, quand il croyait prendre un homme de génie en faute, et puisque ces pages sont une causerie, je suis tenté, à propos de Victor Hugo, d'ouvrir une parenthèse où je ferai entrer Lamartine, Shakespeare et Alexandre Dumas; ce ne sera pas de la place perdue.

J'étais à la campagne, chez Lamartine, quand Alexandre Dumas fit paraître dans le *Mousquetaire,* son journal, un article sur Shakespeare, ayant pour but de prouver que le grand William s'entendait moins que le grand Dumas à charpenter une pièce et que le drame d'*Othello,* par exemple, eût beaucoup gagné à être construit par l'auteur d'*Antony.* Le style était également l'objet des plus vives critiques et Dumas appuyait sur les obscénités de certains passages.

Lamartine, qui avait oublié *Othello,* ou qui peut-être ne l'avait pas bien lu, et qui était d'une susceptibilité étrange, en fait de style libre et vif, lisant cette critique, s'écria :

— Alexandre Dumas a raison, Shakespeare est un porc! Tout ce qu'on cite là est véritablement odieux.

Lamartine jeta le *Mousquetaire* avec dégoût; Mme de Lamartine le ramassa. Elle se sentait froissée dans sa fierté

d'Anglaise, dans son admiration pour Shakespeare et surtout dans son amour pour Lamartine, qu'elle eût voulu mettre d'accord avec tous les grands génies humains. Elle ne dit rien ce jour-là, mais elle passa la soirée et une partie de la nuit à relire Shakespeare, à étudier *Othello*, et, le lendemain, au déjeuner, revenant sur l'exclamation échappée la veille à l'indignation de Lamartine :

— Alphonse, lui dit-elle, M. Alexandre Dumas exagère et se trompe.

Alors, avec une hardiesse pudique, touchant aux vilaines choses du drame anglais, comme je l'avais vue toucher quelques jours auparavant aux plaies hideuses d'un vigneron entièrement dépouillé par la foudre, avec une délicatesse extrême, Mme de Lamartine expliqua le drame, excusa l'emportement du More, justifia, autant qu'elle le pouvait, la crudité des mots et terrassa le *Mousquetaire*.

Lamartine aimait à être persuadé : il le fut complètement, et avec une stupéfaction profonde, naïve :

— Ah çà, s'écria-t-il, on ne peut donc pas se fier à Alexandre Dumas?

Nous nous mîmes à rire. Le mot était superbe. C'est pour ce mot que j'ai ouvert une large parenthèse, et voilà pourquoi je doute, malgré Alexandre Dumas, que Victor Hugo à cinq ans eût été capable, non d'écrire, mais de dicter ses impressions de voyage en Italie.

A plus forte raison, faut-il admettre que quand il avait été porté en Corse, dans les bras de la nourrice, à l'âge

de deux mois, il n'avait pas bu sciemment le lait bonapartiste qui l'inspira toujours, tant qu'il le trouva bon, et surtout, dès qu'il le trouva mauvais.

De ce voyage d'Italie, il n'est donc rien resté dans l'imagination de l'enfant; tout au plus des impressions de pluie : mais, Alexandre Dumas ne tient pas le jeune voyageur de cinq ans quitte à si bon marché. Il veut qu'il lui soit resté quelque chose de décisif de ce séjour de quelques mois en Italie.

Le palais d'Avellano, dans lequel la famille du colonel Hugo était installée, dominait un ravin, peu profond et très ombreux, selon le témoignage de Mme Victor Hugo, dans son récit, mais de la nature des précipices, selon Alexandre Dumas.

Or, dans ce ravin, les enfants allaient cueillir des noisettes, des *avelines*. Je m'imagine que si le petit Victor risquait de se rompre le cou, ce ne devait pas être une escalade trop hardie. Mais Alexandre Dumas voit les jeux d'un Titan dans ces jeux charmants et écrit imperturbablement dans ses mémoires :

« De là sans doute vient pour Hugo cette habitude des hauts lieux, ce *mépris des précipices* et cette indifférence du vide qu'il possède plus que personne et qui fait mon admiration, à moi qui ai le vertige à un balcon du premier étage! »

Il est bien certain que sur ce point encore, il serait téméraire de se fier à Alexandre Dumas.

Que n'aurait-il pas dit, s'il eût connu la légende de la conception sur un glacier et l'anecdote suivante qui n'a été

imprimée que par moi et que Sainte-Beuve m'a racontée? Je suis obligé de me citer moi-même (1).

J'ai parlé de la vue merveilleuse de Victor Hugo. En voici la preuve :

« Quand il écrivait *Notre-Dame de Paris,* le poète ne se lassait pas d'aller avec ses amis visiter la vieille église, dont il prenait possession tous les soirs.

« On descendait en été, après le dîner, de la rue Notre-Dame-des-Champs; on désertait, en rebelles romantiques, le vieux Mont-Parnasse dont on aurait bien voulu changer le nom, et on se hâtait d'arriver à la cathédrale, avant le coucher du soleil.

« Ceux qui ne faisaient pas le roman trouvaient que ces visites était un peu trop fréquentes, et comme il fallait tous les soirs faire l'ascension d'une tour, ils soupiraient intérieurement, en s'engageant dans l'escalier qui menait au ciel.

« Mais Victor Hugo, leste, ingambe, avait hâte d'atteindre au sommet, et il les entraînait après lui.

« Toutefois, quand on était là-haut, si éloigné des hommes, toutes les poitrines se dégonflaient. Une extase générale, en face du soleil couchant, s'emparait des âmes. On oubliait la fatigue; on s'épanchait en prose et quelquefois en vers; on tendait les bras à l'espace, comme à l'avenir; on étreignait du vent, comme si on eût étreint de la gloire; on se croyait déjà célèbre, parce qu'on dominait de si haut ses contemporains.

(1) *Nos Contemporains*, par Louis ULBACH, 1 vol. Calmann-Lévy.

« Victor Hugo s'accoudait et regardait. Il aspirait l'âme de la vieille cité. Les hirondelles voletaient sur le front de ces poètes qui ne descendaient qu'à la nuit close.

« Où sont aujourd'hui les néophytes? Sur quelle tour vont-ils regarder venir l'inspiration?

« Un soir, Victor Hugo, qui plongeait avec délices ses petits yeux perçants dans la pourpre du coucher de soleil, se tourna du côté de la bibliothèque de l'Arsenal qui était très loin de là et dit à ses amis : « Je vois Charles Nodier « à son balcon. Il n'est pas seul : il a avec lui deux per- « sonnes, deux dames, l'une est sa fille; je ne connais pas «l'autre. »

« Malgré leur confiance dans le poète qui les faisait monter si haut, tous les soirs; malgré leur admiration pour l'excellence de ses facultés physiques, ses amis sourirent avec incrédulité. Mais, une heure après, quand ils entraient dans l'aimable salon de l'Arsenal, qui appartient à l'histoire littéraire de 1830, ils acquéraient la preuve que Victor Hugo avait bien vu, que ses yeux ne l'avaient pas trompé. »

Ayant demandé à Victor Hugo si l'histoire était vraie, bien que je ne doutasse pas de celui qui me l'avait racontée et que Sainte-Beuve fût une autre caution historique qu'Alexandre Dumas, Victor Hugo me confirma le fait et ajouta ceci.

Étant collégien et suivant un cours de physique, il allait avec ses camarades recevoir la leçon dans un amphithéâtre de l'École de médecine. Les collèges n'avaient pas tous alors de cabinets de physique. Un jour, il s'agissait



Roty, inv. et sc.

MÉDAILLE OFFERTE A VICTOR HUGO PAR L'ÉDITION NATIONALE

(BANQUET DU 25 FÉVRIER 1885)

de je ne sais plus quelle expérience d'optique, et le professeur, voulant démontrer la puissance d'une lunette d'approche, fit monter son auditoire au sommet de l'École, braqua l'instrument du côté des quais, dans la direction du Jardin des plantes, et invita les élèves à lire avec l'instrument une inscription qui semblait posée hors de l'étendue normale de la vue.

Victor Hugo, invité le premier, dit en souriant :

— Je n'ai pas besoin de la lunette; mes yeux me suffisent pour lire : *Chantier du Cardinal-Lemoine*.

Cette faculté puissante ne prouve évidemment pas que le jeune écolier qui déchiffrait si bien de loin les enseignes fût prédestiné à être un voyant, et à lire dans le lointain des âges, comme il lisait dans l'espace; mais elle aide à cette démonstration que j'ai voulu faire de la force physique de Victor Hugo. Jusqu'à la fin, il conserva ce regard infaillible. Menacé de surdité dans les dernières années de sa vie, il regardait si bien qu'il semblait tout entendre, et quand il faisait répéter un propos, c'était plutôt pour s'assurer qu'il l'avait bien deviné, que pour convenir de sa sourde oreille.

Quelques mois avant sa mort, en dînant chez lui, je parlais de mon dernier voyage en Espagne, et je me laissais entraîner à avouer que je ne haïssais pas les combats de taureaux. Mme Lockroy me dit à demi voix, vivement :

— Heureusement que père ne vous a pas entendu! Il déteste les combats de taureaux; n'en parlez plus!

Je détournai la conversation; mais le regard du maître me tenait et me fouillait :

— Je n'ai pas saisi toute la phrase, me dit Victor Hugo avec son bon sourire. Vous disiez que vous aimiez...

Comme je n'en suis pas, à mon âge, à un mensonge près, quand il s'agit surtout d'un mensonge charitable, je répondis à voix très haute :

— Je disais que j'aime bien la danse des bohémiens.

Victor Hugo fit un mouvement de la tête qui me démentait :

— Non, non, vous avez dit que vous aimiez les combats de taureaux.

Il avait parfaitement entendu avec les yeux et il ne m'interrogeait que pour m'éprouver. Mon mensonge était fait à si bonne intention qu'il me fut pardonné. On se moqua un peu de moi, et on ne parla pas des combats de taureaux.

Nous sommes loin du petit Victor qui cueillait des avelines en 1807 et au commencement de 1808 dans le ravin d'Avellano. Revenons-y.

Mme Hugo, pour rejoindre son mari en Italie, avait quitté la maison qu'elle habitait, rue de Clichy, 24, sur l'emplacement actuel du square planté devant l'église de la Trinité.

Il est fâcheux que l'on ne puisse pas visiter toutes les maisons par lesquelles Victor Hugo a passé, car il a pris à chacune une impression, une note, quand il ne leur a pas pris tout un poème. Mais presque toutes sont démolies, la vieille maison des Feuillantines comme la maison de la rue de Clichy. Quand Victor Hugo put meubler et arranger un appartement à son goût, il en fit une sorte de relief de

sa pensée. Il était trop essentiellement artiste pour s'accommoder d'un milieu banal. Il fallait que sa demeure fût le repoussé de son génie.

Lamartine, excepté la maison paternelle de *Milly*, la maison du bonheur conjugal de *Saint-Point*, et le château dans les vignes, *Monteeau*, n'a attaché rien de lui aux murs qui l'ont enfermé. Son cœur était confiné dans ces pierres sacrées; le reste lui était indifférent, ou plutôt, avec cette faculté d'idéalisation qui lui faisait prendre des cailloux pour des diamants, Lamartine se trouvait bien partout, ne changeait rien aux mesquineries dont il était entouré, les admirait même de bonne foi; mais au point de vue de son sens poétique, il n'y a rien à dire de son appartement de la rue de l'Université, à Paris, de sa petite maison de la rue de la Ville-l'Évêque, devenue facilement, de la demeure d'un poète, la ruche de quelques employés du ministère de l'intérieur.

Si le poète des *Méditations* a parlé admirablement de Milly, de Saint-Point, de Monteeau, c'est devant l'évocation de fantômes de famille, et non par une affinité directe et personnelle avec les murailles, avec les jardins habités. Quand le sol ne résonnait pas sous ses pas d'un bruit de tombeau, il ne s'arrêtait pas dans sa marche.

Avec Victor Hugo, c'est bien différent. Dès qu'il pense, il s'attache aux murs et ne se détache plus des pierres qui l'ont abrité, des sentiers qu'il a parcourus. Il s'en inspire, jusqu'à ce qu'il leur laisse à son tour l'empreinte de son inspiration. Il n'avait gardé qu'un souvenir, flottant comme un rêve, de la maison de la rue de Clichy; il se rappelait

seulement qu'il y avait un puits dans la cour et une chèvre gambadant autour du puits. Mais bien souvent les enfants ne se rappellent les choses, qu'à cause du reproche qu'on leur fait à satiété, de les oublier. Quoi! la jolie chèvre, il l'aurait oubliée? Et l'enfant, en grandissant, pour être bien sûr qu'il n'est pas ingrat, met une chèvre dans son roman. Quant au puits, on lui en faisait tant peur dans son enfance, qu'il en a gardé la terreur.

Mais la maison où pour la première fois et pour toujours, de lui-même, Victor Hugo plante son âme, la fait fleurir, c'est cette vieille maison de l'impasse des Feuillantines qu'il a immortalisée dans ses vers. Tout s'y trouvait réuni pour développer son amour des fleurs, son goût des choses mystérieuses, son sentiment artistique et sa pitié humaine.

Il a dit lui-même qu'elle lui apparaissait couverte d'une sorte d'ombre sauvage. « C'est là, ajoute-t-il, qu'au milieu des rayons et des roses, se faisait en moi la mystérieuse ouverture de l'esprit. »

En lisant dans ce beau livre posthume : le *Théâtre en Liberté*, la pièce intitulée la *Forêt mouillée*, il me semblait voir reparaître, pour le caprice de l'artiste vénérable, le décor de ses premières songeries. C'est dans ce jardin qu'il errait comme un homme, qu'il rôdait comme un enfant, qu'il s'emplissait de tous ces parfums, exhalés depuis dans tant de poèmes. C'est là qu'il allait s'abriter, se cacher dans une vieille chapelle, dont les vitres défoncées laissaient entrer et sortir les oiseaux : « Dieu et les oiseaux, a écrit le poète, cela va ensemble ».

Peut-on s'étonner que l'enfant ait aimé les ruines gothiques et les ait enlacées, comme d'un lierre, d'une foi ardente qui était évidemment plus artistique que catholique, mais qui se faisait orthodoxe, pour avoir le droit de réclamer, au nom de la religion, ce qu'on n'eût pas accordé au nom de l'art?

Il ne faut pas oublier que Chateaubriand a ouvert l'ère romantique avec le *Génie du Christianisme*, et que *René* est un épisode de cet ouvrage de piété.

C'est aussi dans ce jardin des Feuillantines que l'enfant a reçu la leçon dont il a profité toujours, et qui dans certaines circonstances, poussant sa bonté jusqu'à l'héroïsme, a fait de lui l'ami, sans restriction, de tous les proscrits, l'ennemi, sans atténuation, de tous les proscripteurs.

Il voyait se promener, au milieu des enchantements de son jardin, un homme attristé; il sut plus tard que c'était un condamné à mort, un réfugié. Hélas! la bonté du refuge ne le préserva pas contre la trahison d'un ami du dehors. Le général Lahorie fut arraché du jardin des Feuillantines, pour être conduit à la plaine de Grenelle et fusillé. Le jeune Victor Hugo apprit le nom du promeneur silencieux, en même temps que son arrestation et sa mort. Ne comprend-on pas qu'il ait pu dire depuis en toute occasion, avec une terreur attendrie :

Oh! n'exilons personne. Oh! l'exil est impie.

Ce vers ne le préserva pas lui-même de la plus inepte et de la plus glorieuse des proscriptions, et quand, sur le

rocher de Guernesey, le poète des *Châtiments* pensait à la patrie absente, si lointaine et si proche, il évoquait assurément les allées ombreuses, avec les oiseaux chanteurs, que traversait l'homme pâle, le proscrit de l'Empire. Dérision amère! Lui aussi était frappé par un empereur, par un Napoléon! Mais le bourreau n'avait pas de gloire, et la haine des victimes, cette fois, était soulagée par le mépris!

Quel dommage qu'on ne puisse pas, à certains jours anniversaires, retrouver la trace du poète, et que les embellissements, les assainissements de Paris, comme on dit, aient fait détruire cette ruine de l'impasse des Feuillantines! On ne la démolirait pas aujourd'hui, si l'œuvre était à refaire; et du Panthéon qui est la demeure définitive, on irait, les jours de dévotion nationale, à la maison de la jeunesse, de l'enfance, qui fut le berceau de la première idylle.

On ne rencontrait pas seulement le proscrit inconnu dans les allées des Feuillantines, on y voyait passer l'éclair d'une petite fille, jolie en attendant qu'elle fût très belle, et parmi ces fleurs que le petit Victor Hugo cueillait et gaspillait, pour en faire l'herbier de sa vie entière, s'épanouissait une fleur qui fut son premier amour, qui fut sa première ambition et qui parfuma toute son œuvre. Il jouait avec la petite Adèle Foucher, qui devait être sa femme.

On quitta la maison des Feuillantines pour aller rejoindre le général Hugo à Madrid, en 1811, le lendemain du jour où l'on fêtait à Paris la naissance du roi de Rome.

Le petit poète emportait la vision de ces feux d'arti-

fice; il s'en servit plus tard quand il eut à chanter ou à pleurer l'illusion paternelle de l'empereur, croyant recevoir un gage assuré d'avenir, à la veille de l'orage qui devait le déraciner et le jeter au vent de l'exil.

Nous ne suivrons pas, tout de suite, Victor Hugo en Espagne; nous l'y rejoindrons. Il est convenu que je feuillette mes souvenirs, comme on feuillette un album; c'est d'ailleurs pour accompagner un véritable album, et je ne me guide dans cette revue du passé que par le hasard des impressions qui reviennent.

Je ne veux pas m'interrompre de parler des maisons que Victor Hugo a successivement habitées, sauf à y revenir encore.

Je n'ai pas connu la maison des Feuillantines : je ne l'ai vue que dans ces dioramas prestigieux où le génie du poète transperce les murs délabrés et les fait lumineux.

Mais j'ai connu la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, et je l'ai visitée, quand rien de Victor Hugo n'y restait plus.

Un de mes vieux maîtres de province, quand j'étais en rhétorique à Paris, m'invita, par lettre, à l'aller voir dans sa retraite *paisible*, me faisant d'ailleurs remarquer que si j'étais toujours l'élève pieux et bien pensant qu'il envoyait autrefois avec tant de bonheur à confesse, j'aurais des facilités de me blanchir l'âme, le quartier étant rempli de maisons bonnes à fréquenter et les Jésuites ayant notamment, rue du Regard, tout près de là, un établissement où l'on confessait les jeunes gens, sans leur imposer le moindre sacrifice des usages mondains.

J'avais, dans ce temps-là, gardé, après un séjour de quelques mois à peine à Paris, une sorte d'humidité claustrale, au fond de l'esprit, qui me maintenait dans la fraîcheur de mes impressions de néophyte. L'idée de revoir un vieux maître, qui m'avait tant de fois donné des petits coups d'un martinet spécial sur les mains, ne me séduisait que comme un devoir de mortification; mais la pensée de recevoir une bonne adresse et une lettre de recommandation pour un bon Père Jésuite qui me blanchirait la conscience à neuf, tous les jours de sortie, et me donnerait ainsi la possibilité de me la salir, pendant la semaine, me transportait.

J'allai donc rue Notre-Dame-des-Champs à la maison indiquée. Elle avait, derrière une grande porte cochère (peut-être a-t-elle encore), une avenue, entre deux hautes murailles, conduisant à une sorte de petit jardin, pelouse avec massif de rosiers, devant la façade principale du logis.

Je n'avais aucune raison d'examiner en allant; j'en eus beaucoup pour ne rien perdre en revenant. Mon vieux maître avait encore vieilli depuis notre séparation. Ce n'était pas que ses cheveux et ses favoris eussent blanchi davantage. Ils étaient seulement un peu plus brûlés par un usage abusif de la teinture. Il me parut moins respectable. Étais-je déjà imbu de l'esprit sceptique qui fait voir aux écoliers de Paris leurs professeurs comme des fantoches? Je regrettai presque d'être venu; mais l'adresse à recevoir des bons Pères Jésuites me donna du courage.

Mon ancien tyran, oubliant les coups de martinet, pa-



VICTOR HUGO SUR SON LIT DE MORT

(22 MAI 1885)

D'après un dessin original inédit de E. Dupain.

raissait se persuader que j'avais été son meilleur élève. Ah! comme il avait été fier de moi, comme il le serait encore aujourd'hui, si, recueillant au grand concours les palmes classiques, je pouvais y mêler encore le lis de mes bonnes mœurs! Cet accueil, qui portait à faux sur tous les points, m'humiliait, mais je fus hypocrite et je parus touché, afin de me rendre digne d'avoir l'adresse des bons Pères Jésuites.

Mon maître me questionnait sur mes études, sur mes chances d'aller au concours, sur mes condisciples. Je lui dis que mes condisciples les plus chers étaient les deux fils de Victor Hugo, Charles et Victor; que grâce à eux j'étais admis familièrement dans la maison de la place Royale...

Au nom de Victor Hugo, le nez de mon vieux maître, qui avait toujours eu la faculté de se raccourcir, par un plissement analogue au mouvement des petits serpents découpés dans un seul morceau de corne, qu'on allonge et qu'on diminue à volonté, ce nez, que le tabac noircissait et que nous avions si souvent essayé de décrire en vers, sembla s'aplatir :

— Ah! vous connaissez M. Hugo, mon enfant.

— Oui, Monsieur.

— Je ne vous en fais pas mon compliment.

— Pourquoi?

— Vous donne-t-il des leçons de français?

— Non, Monsieur.

— Tant mieux, car il vous ferait perdre cette pureté de style que vous aviez dès la troisième. Vous souvient-il

de votre fameuse narration, qui commençait de cette façon si éclatante : *Minuit sonnait à la tour du château; deux hommes sortaient...?*

Mon vieux maître était radieux et je baissai la tête avec honte; tout à coup il se leva avec une exaltation singulière :

— Tenez! c'est ici qu'il a demeuré, ce chef des Visigoths. Voilà le salon où se réunissait le cénacle. Ah! j'ai bien purifié tout cela.

Je fus ébloui à cette révélation. Quoi! j'étais dans la maison où Victor Hugo, jeune, marié, triomphant, avait commencé cette action sur ses contemporains, sur ses rivaux, qui devait aboutir à la domination de toute l'époque!

J'admirais le salon de la place Royale, dont je parlerai plus tard, comme un Panthéon; mais j'étais saisi, tout à coup, d'un respect profond pour ce premier temple où le culte avait débuté. J'aurais voulu visiter toute la maison, savoir surtout dans quelle place il avait établi son bureau. Un jour je m'étais glissé, par un couloir de l'appartement de la place Royale, jusqu'au sanctuaire intime; j'avais vu une page commencée; je n'avais pas osé la voler, mais j'avais pris la feuille de papier intacte, qui suivait la page écrite, et j'avais emporté mon larcin, avec aussi peu de remords qu'un conquérant emporte une couronne volée.

J'aurais voulu détacher un morceau des lambris de la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs; mais mon vieux maître me tenait par la main, pour me communiquer plus rapidement, plus sûrement la fièvre d'indignation

contre le romantisme, et m'empêchait de bouger. Il ne prit pas la peine de me faire visiter l'appartement réhabilité par lui. Il me raconta seulement que le propriétaire, du temps d'*Hernani*, ennuyé sans doute du bruit que faisaient les amis du poète et le poète lui-même dans la maison, avait fini par trouver le moyen de donner congé à toute la bande et surtout au chef de la bande.

Ah! comme j'aurais voulu avoir été de ceux qu'on avait chassés, et comme j'avais envie de crier subitement à mon vieux maître idiot, stupide:

— Moi aussi, moi aussi, je suis romantique; nous le sommes tous dans ma classe, ou presque tous!

Je ne l'écoutais plus; mais je faisais semblant de l'écouter, pour avoir un prétexte de rester là longtemps, m'imaginant que sous mon pied qui voulait prendre racine dans le parquet, j'allais sentir sourdre je ne sais quoi, une évocation, une ombre de ce temps passé.

Quand il eut épuisé sa colère, en pensant sans doute que je répéterais quelque chose de cet anathème à l'homme néfaste dont il habitait la demeure, le vieux pédant me dit:

— A propos, mon enfant, allez demander le Père Pourcelet, chez mes voisins les Jésuites. C'est le bibliothécaire. Il vous montrera un beau Virgile. Ah! M. Hugo ne fera jamais une *Énéïde*, je l'en défie bien! Il ne fera pas non plus la *Henriade!*... Allez voir le Père Pourcelet. Je lui ai parlé de vous.

Je m'inclinai, sans oser promettre à haute voix de faire la visite que l'on me recommandait. Je n'allai pas chez les Jésuites; je ne retournai pas chez mon vieux maître. Mais le

soir même j'allai à la place Royale, et dans ce milieu doux et fier, tout ensemble, dans ce milieu où l'art rayonnait, où la jeunesse, représentée par quatre enfants, mettait un bruit de volière dans le murmure des conversations sérieuses, je sentais se dissiper les amertumes, apportées de ma visite du tantôt.

Sainte-Beuve, qui allait aux réunions de la rue Notre-Dame-des-Champs, m'a raconté ce qui s'y passait. On y lisait des vers, et quand l'heure de la retraite avait sonné, Victor Hugo, qui a toujours été un grand marcheur, reconduisait ses amis assez loin; parfois ses amis remontaient vers la rue Notre-Dame-des-Champs pour le ramener, et le trajet se faisait ainsi plusieurs fois.

Alfred de Musset était un des hôtes de cette maison dédiée à la poésie. Victor Hugo, qui a toujours été indulgent aux plus jeunes, prenait plaisir à faire réciter chaque fois, quelque pièce encore inédite de l'auteur de *Rolla*. Il le félicitait sincèrement; mais il avait de la peine à rendre confiant et simple ce voluptueux farouche qui rêvait rageusement de l'amour, sans s'abandonner à aimer.

Sainte-Beuve a été témoin de la scène de rupture entre les deux poètes.

Un soir, en reconduisant ses amis, Victor Hugo prit Musset familièrement par le bras et lui dit :

— Ah! mon cher Alfred, quels beaux vers vous nous avez lus ce soir!... pourtant, si j'osais me permettre un conseil...

Musset raidit son bras sous celui de Victor Hugo.

— Quel conseil? demanda-t-il d'un ton de défi.

— Eh bien, mon cher ami, je crois que vous devriez soigner davantage la rime ; vous ne rimez pas assez.

— Et vous, vous rimez trop ! repartit Alfred de Musset, en dégageant son bras et en donnant un coup à son chapeau pour l'affermir sur sa tête.

Il quitta le groupe des amis stupéfaits, s'en alla à grands pas, et, depuis, il n'a jamais revu Victor Hugo dans l'intimité.

IV

J'aurais du plaisir à suivre Victor Hugo dans ce voyage en Espagne qui fut son entrée dans le pays de ses enchantements poétiques. Il serait intéressant de noter, par une poussée de sa mémoire, l'influence de tel ou tel événement, la floraison de telle ou telle inspiration.

La première halte de la famille fut Ernani. Ce fut la première page des images pittoresques dont Victor Hugo emplit sa mémoire ; aussi donna-t-il le nom de ce bourg au premier héros espagnol qu'il mit en scène.

A Burgos, on lui montra le coffret du Cid et il eut l'idée de l'Honneur castillan ; mais le convoi dont il faisait partie avait une nombreuse escorte pour le préserver des attaques des bandits, et voilà pourquoi Hernani, le proscrit, comme Lahorie, l'Espagnol au cœur fier, comme le Cid, a fait un peu le métier de bandit.

Les noms, les silhouettes des maisons, l'aspect d'une

jolie figure, tout se fixait dans cette tête ouverte à tous les vents et rien ne devait plus en sortir.

J'ai dit combien, devant les murs de Cordoue, j'avais cru voir un gigantesque dessin de Victor Hugo ; mais pendant une halte devant Antequera, je fus tout à coup hanté d'un refrain de l'*Homme à la carabine;* je vis la tour Magne, la vieille Maugrabine, et une belle fille aux yeux profonds qui nous offrait des oranges devait être un peu parente de doña Sabine.

Je n'ai rien à raconter, touchant le séjour de la famille Hugo en Espagne, après les récits d'un *témoin de sa vie.*

Tout au plus me permettrai-je de hasarder une anecdote que je tiens du maître lui-même et qui me semble n'avoir été relatée nulle part.

Le général Hugo était gouverneur de trois provinces. Mais il gouvernait un pays, à peine contenu, et qui ne fut jamais soumis. Il fallait veiller, non seulement sur les convois, sur les promenades, mais sur les moindres paroles des soldats français qui pouvaient faire sortir les couteaux en plein air, et sur les moindres gestes des Espagnols qui pouvaient donner le signal d'une révolte.

Un jour, le gouverneur apprend que le clergé, de je ne sais plus quelle cathédrale, omet systématiquement, à la messe, de chanter le *Te Deum,* pour n'avoir pas à demander au Dieu de l'Espagne de veiller sur les jours de l'empereur des Français.

Le général Hugo, qui n'allait peut-être pas régulièrement aux offices, convoque un dimanche tout son état-major et se rend, escorté de ses officiers, en grande

tenue à l'église; il prend place dans le chœur et il attend.

Quand arrive l'instant du *Te Deum*, l'évêque qui officiait regarde, hésite et ne donne en définitive aucun signal.

Mais le général Hugo, debout, appuyé sur son sabre, entame les premières notes; son état-major fait comme lui et tout le clergé obéit.

Je n'assure pas que ce jour-là le *Te Deum* ait été chanté en mesure : mais jamais il ne fut chanté par des voix plus retentissantes.

L'évêque se le tint pour dit et comme, après tout, les prières ne valent que par l'intention qu'on met à les dire, ces braves Espagnols consentirent à hurler *Salvum fac imperatorem*, avec une restriction mentale qui ajoutait un post-scriptum significatif à la missive adressée au bon Dieu.

N'y a-t-il pas là un joli sujet de tableau? Cette cathédrale sombre, ce clergé, en habits magnifiques, se tordant la bouche pour exhaler une prière qui froisse son patriotisme et cet orchestre d'état-major donnant le *la*, imposant cette *Marseillaise* ecclésiastique!

Au commencement de 1812, les Espagnols se vengeaient du *Te Deum;* la situation devenait périlleuse; le général Hugo renvoya à Paris sa femme et ses deux plus jeunes enfants; l'aîné, Abel, était déjà sous-lieutenant et resta près de son père.

Le vieux jardin, le couvent délabré reçurent les oiseaux de retour. Les enfants reprirent leurs jeux, mais comme des récréations entre deux études.

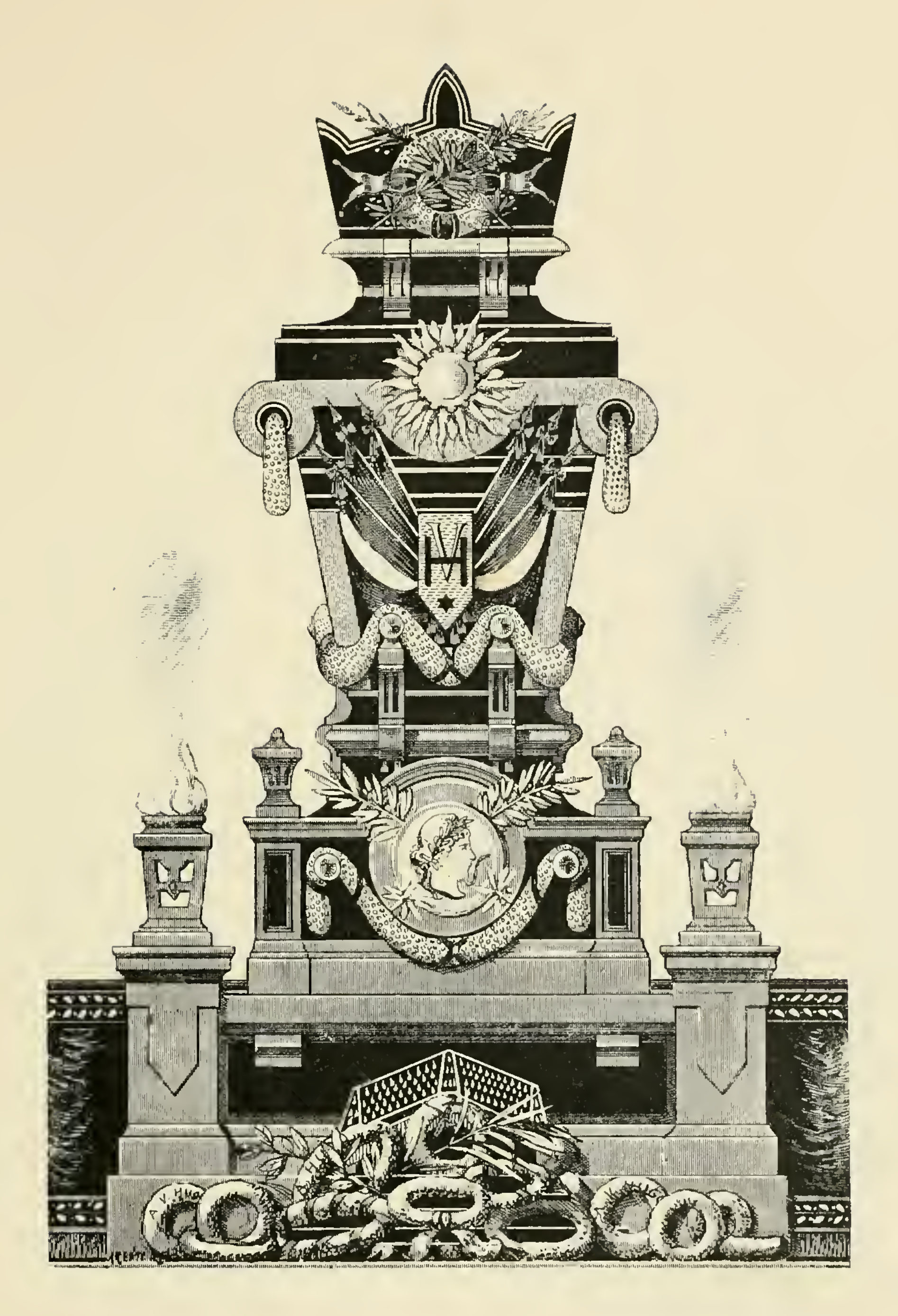
Il y aurait encore une remarque piquante à faire sur l'in-

struction donnée à Victor Hugo. En Espagne, aux Feuillantines, plus tard, à la pension Cordier-Decotte, il picora, pour ainsi dire, dans le latin, les mathématiques. Je ne crois pas qu'il attrapât beaucoup de grec et qu'il eût jamais l'idée de se faire embrasser pour l'amour du grec. Il avait une facilité à comprendre et à résoudre les problèmes de mathématiques qui fortifia plus tard l'idée de le destiner à l'École polytechnique. Mais le jeune Victor *devinait* les solutions, plutôt qu'il ne les déduisait selon les formules, et ses raisonnements n'étant pas faits dans les règles ne l'eussent jamais fait classer dans un bon rang. Il eut, en 1818, au concours général, un cinquième accessit de physique. Ce fut, je crois, sa seule moisson de lauriers classiques.

Les musiciens prétendent que leur art est une combinaison transcendante de l'arithmétique ; à ce compte, les poètes, qui sont des musiciens héroïques, seraient des mathématiciens supérieurs.

Je ne pense pas que Victor Hugo se soit jamais vanté de ses succès en science exacte ; il allait, à la vérité, d'un coup d'aile et non sur ces échasses de deux et deux font quatre.

Il ne fut jamais reçu bachelier. Il est juste d'ajouter qu'il n'affronta pas l'épreuve. Eût-il été reçu? J'aimerais à supposer une séance d'examen, dans laquelle l'élève eût traduit Virgile en vers, et eût paru ainsi se moquer des examinateurs. C'est un trait plaisant qui manque à sa biographie, que Victor Hugo, écolier, fréquentant les académiciens, concourant pour l'Académie, rigoureusement refusé au baccalauréat.



CATAFALQUE ÉLEVÉ SOUS L'ARC-DE-TRIOMPHE DE L'ÉTOILE

(MAI 1885)

D'après les dessins de Charles Garnier.

C'était sur le tard de sa vie un sujet de plaisanterie entre nous que cette absence d'un brevet de bachelier dans son bagage.

Un jour que je l'avais convoqué pour une cérémonie de famille, un mariage, qui avait lieu à l'église Saint-Roch, il m'écrivit une lettre d'excuse fort aimable, et j'oserai dire fort aimante, mais il fit la malice de mettre sur l'adresse : M. Louis Ulbach, *à Saint-Roch*. Je répondis : A M. Victor Hugo, *sénateur, académicien, grand poète,* NON BACHELIER, et il rit beaucoup de ma revanche. Je la raconte, parce qu'elle n'est pas bien spirituelle et qu'il n'y a pas de fatuité à la révéler.

Quand, en 1842, je passai mon examen, j'avais peur d'être interrogé sur l'histoire d'Allemagne que je ne connaissais pas du tout, et je demandai en tremblant à Victor Hugo de me recommander à M. Cousin qui présidait les examens. Il écrivit alors un petit billet que je portai avec un double respect. Victor Hugo me protégeait et M. Cousin m'avait donné l'accolade à la distribution du concours, en 1841.

La recommandation était ainsi conçue .

Mon cher collègue,

Ce billet vous sera remis par un ami de mes fils qui se présente au baccalauréat. Il sait, mais il tremble ; il tremble, mais il sait ; s'il vous tombe entre les mains, soyez lui indulgent.

M. Cousin fut-il indulgent, ou le hasard me fut-il propice? Ce que je sais, c'est que je fus reçu, malgré une

ignorance avérée en mathématiques et en physique. Mais je m'étais tiré de la question d'histoire. Au lieu d'être interrogé sur la dynastie des Hohenstauffen, ce qui m'épouvantait, on me demanda mon opinion sur Josué et sur la fameuse arrestation du soleil. Mon opinion était faite : elle ne déplut pas aux juges.

Si je parle un peu de moi, en parlant de Victor Hugo, ce n'est pas par orgueil, ni même par vanité; c'est par un sentiment de gratitude que je renouvelle, à chaque occasion, pour le rajeunir; pour qu'il me laisse au contraire dans cette familiarité soumise et filiale que j'avais à dix-huit ans avec le poète, et que je veux garder, vieillard, envers l'immortel.

V

Victor Hugo fit ses premiers vers à treize ans.

Ce qui prouve bien sa vocation, ce n'est pas seulement que ces poésies primitives, inférieures certainement à celles qu'il réunit en volumes, sont supérieures à beaucoup de celles qui ont fait la réputation de leurs auteurs; mais c'est qu'elles sont précises et qu'elles traitent bien un sujet conçu d'avance.

Je m'explique. Pour tous les débutants, la rime est un poids qu'on ne manie pas toujours à son gré et qui entraîne souvent le mouvement. J'ai reçu bien des confidences et plus d'un m'a avoué, ce que je savais déjà par

moi-même, qu'en voulant faire des vers comiques, il s'était assombri parfois et avait écrit une élégie. Un de mes amis avait entrepris un poème sur les croisades qui, après les vingt vers d'invocation à la Muse, devint l'oraison funèbre d'un coq, méchamment tué par des collégiens, pour se venger du maître d'études qui l'élevait.

Tous les faiseurs de vers, qu'ils soient devenus des poètes, ou qu'ils aient pris le parti de devenir de simples prosateurs, ont connu ce vertige de la rime. Victor Hugo semble y avoir échappé et, dès les premiers jours, il a dit ce qu'il a voulu, comme il l'a voulu. Dans ses biographies, on a cité ses traductions de l'*Énéide*, des *Géorgiques*, ses autres essais; ce qui frappe en les lisant, c'est l'aisance, le rythme exact, la fermeté de l'allure. La rime ne gène pas le néophyte, et il ne joue pas non plus avec elle. Il la trouve juste et l'applique.

Si j'osais, sans aucune velléité de critique, je me ferais fort de prouver que c'est, bien plus tard dans sa vie littéraire, quand il est devenu le très grand poète des *Contemplations*, de la *Légende des Siècles*, que Victor Hugo, en artiste émérite, prend plaisir à des combinaisons de mots, à des prouesses de rimes qui sont les tours de force permis au génie.

Au début, tout son effort est concentré sur le sertissage de l'idée dans le vers; la rime est bonne; il n'a pas encore l'art de la rendre éblouissante, stupéfiante.

Dans les deux volumes écrits par un *témoin de sa vie*, on a publié un drame en prose, *Inès de Castro*, qui n'est pas certainement un chef-d'œuvre; qui a des combinaisons

naïves et un dénouement de féerie; Inès, du haut du ciel, défend à son mari, don Pèdre, de se suicider pour la rejoindre, car précisément le suicide les séparerait.

Je trouve dans le commencement de ce drame écrit sur un pupitre d'écolier et une des belles pièces du *Théâtre en liberté*, la *Grand'mère*, une analogie que je veux signaler. La recherche de la chaumière, où les enfants mystérieux sont élevés, est faite à peu près de la même façon. La *Margrave* de la pièce récente, est servie par un fonctionnaire, vil et coquin. Dans *Inès de Castro*, l'alcade d'Alpunar ne vaut guère mieux; le jeune auteur ne lui laisse pas tout le fardeau de l'infamie et un mendiant, qui n'est autre qu'un chef des *Maures*, est le premier artisan du crime.

Ce sont bien là des scrupules de jeunesse. Il faut un mécréant, un ennemi, pour tant de scélératesse.

A quatorze ans, les auteurs sont féroces; aussi Victor Hugo ne laisse-t-il pas vaincre les bourreaux par les enfants. Ce coup de théâtre de la *Grand'mère* attendrie par ceux qu'elle veut maudire, n'était pas possible dans le drame écrit à la pension Cordier-Decotte. Le poète ne voyait que des tyrans, et ne les croyait pas susceptibles d'attendrissement.

Mais ne semble-t-il pas qu'au crépuscule de sa vie littéraire, le poète ait songé à refaire, avec la philosophie, que l'âge, que la paternité et la grand'paternité lui ont donnée, la scène faite à son aurore? Il y a comme un écho de sa première œuvre, dans une de ses dernières.

Au surplus, j'ai souvent exposé cette théorie à laquelle

je crois absolument, c'est qu'un homme de génie, multiple dans les manifestations de son idée, n'a jamais qu'une seule idée.

Rien de plus fécond, de plus extraordinairement varié que le répertoire de toutes les œuvres de Victor Hugo; mais quand on a lu tous ses drames, tous ses romans, tous ses poèmes, ne s'en dégage-t-il pas une idée fixe qui luit partout, qui partout fait tressaillir le poète, la *pitié?*

Victor Hugo n'a pensé, n'a écrit, n'a parlé que pour cette idée. Dégager la beauté morale du monstre physique, opposer la laideur de l'âme à la beauté du corps; faire pleurer sur le crime comme sur un suprême malheur; forcer l'homme à chercher l'humanité à travers tout et à ne rien commettre d'implacable, parce qu'il ne peut rien réparer: voilà toute la mission que Victor Hugo s'est donnée.

La goutte d'eau qu'Esmeralda va porter à Quasimodo, sur son pilori, le poète la donne à tous les suppliciés, à tous les altérés de justice, et pendant que j'écris ces lignes, on fait paraître le poème dernier, interrompu par la mort, la *Fin de Satan,* qui est comme le résumé, la consécration suprême de cette œuvre unique d'une vie entière, le génie du mal pardonné, parce qu'il est vaincu.

Dans *Inès de Castro,* le philosophe s'ébauche. Il connaît trop peu les hommes pour pardonner aux méchants; il évoque la pitié, mais il n'ose pas encore la faire agir; il la montre dans le ciel, et il entr'ouvre la nue pour la faire voir.

Avant de savoir qu'il avait composé dans sa jeunesse,

presque dans son enfance, un drame sur Inès de Castro, je m'étais demandé, dans le salon de la place Royale, pourquoi Victor Hugo n'avait pas songé à ce sujet superbe, en voyant le tableau, représentant le couronnement d'Inès morte, que le duc d'Orléans avait donné au poète et qui portait une inscription votive.

Emporté dans l'exil, ce tableau est aujourd'hui à Guernesey, avec le portrait de Victor Hugo par Chatillon.

Reviendra-t-il avec d'autres souvenirs? Ne fera-t-on pas pour Victor Hugo ce que d'autres peuples ont fait pour leurs grands hommes? Un musée, et ce musée, où peut-il être mieux qu'à Paris? Les éditeurs de l'Édition nationale le commencent, et j'en essaie le programme.

Je me souviens de l'émotion éprouvée à Florence, quand je vis, dans la petite maison de Michel-Ange, non seulement, les dessins, les plans, mais les objets de la vie usuelle, la canne sur laquelle le grand sculpteur avait appuyé sa vieillesse.

Napoléon Ier se prêtait à l'idée de faire élever un temple, pour y offrir l'épée de Marengo à la dévotion de ses fidèles, et lui-même, par un sentiment qui lui ferait honneur, s'il n'avait été un piège égoïste, quand il eut un roi à Madrid, fit transporter l'épée de François Ier dans un carrosse spécial, avec l'escorte des plus grands personnages.

J'ai rêvé longtemps, en présence de la petite chaise en cuir dans laquelle Charles-Quint se faisait transporter et écrivait. Partout on recueille les souvenirs des souverains; quel musée serait plus précieux que celui des grands écrivains?

J'ai dans un cadre une branche de cyprès cueillie au tombeau de Lamartine; je garde la rose qui fut prise au lit mortuaire, sur la poitrine de Victor Hugo.

Mais ce sont là des objets sacrés pour les amis. Il y a un autre intérêt, plus général, dans l'exposition des portraits, des autographes, de tout ce qui aide à reconstituer la vision disparue d'un grand homme. On comprend mieux son œuvre, on pénètre mieux sa pensée.

Quel chemin glorieux, méditatif, mélancolique, parcouru par Victor Hugo, depuis le premier portrait qui le représente, regardant la vie avec curiosité, la bouche avançant, comme pour goûter à l'amertume de la coupe, en se repaissant du miel épandu sur les bords, jusqu'à ce portrait du vieillard, caressant son petit-fils avec la joie d'une longue carrière d'honneur, de combats, de victoires, de douleurs, et de résignation! Et n'est-ce pas non plus une évocation pleine d'enseignements que ce lit funéraire sur lequel Victor Hugo semble endormi pour un jour, feignant de ne pas voir l'Arc de Triomphe sous lequel on va le faire passer et décidé à ne rouvrir les yeux que dans le jour mystérieux du Panthéon?

Quel commentaire de l'exil et des *Châtiments* que ce portrait qui garde la sévérité de la jeunesse, les cheveux longs, les yeux enfoncés avec colère sous les sourcils rapprochés, avec un commencement de sourire dédaigneux qui deviendra un sourire de compassion?

Quant aux manuscrits, ils révéleraient le travailleur, l'artiste, en même temps que l'homme de famille.

Victor Hugo a été un génie précoce; mais n'a pas été

un génie improvisateur; il a travaillé de bonne heure; il a travaillé toujours; cette force qui est la marque de son talent a exigé un continuel effort.

Il a fait souvent quatre manuscrits pour une même œuvre. L'ébauche imparfaite qui reçoit le premier jet, est reprise toujours; mais ce chercheur inquiet ne se satisfait pas parfois du second et plus attentif manuscrit.

Il serait extrêmement intéressant d'assister, pour ainsi dire, à l'éclosion, au développement, à l'épanouissement de chaque chose. Ces manuscrits successifs évoqueraient le spectacle du travail intérieur, en même temps qu'ils feraient assister au travail manuel. On lirait la pensée, en voyant l'outil.

Victor Hugo s'épanchait tout entier dans son travail. Il dessinait, soit une lettre au commencement d'un chapitre, soit une scène principale, et le manuscrit des *Travailleurs de la Mer,* notamment, est un véritable album. Puis, il mettait en marge, non seulement la date du jour, mais parfois aussi l'événement étranger au travail qui l'interrompait, le distrayait, l'animait.

C'est ainsi que sur le manuscrit de *Notre-Dame de Paris,* on peut lire :

« J'ai écrit les trois ou quatre premières pages de *Notre-Dame de Paris,* le 25 juillet 1830. La Révolution de Juillet m'interrompit. Puis ma chère Adèle vint au monde (qu'elle soit bénie)! Je me remis à écrire *Notre-Dame de Paris* le 1er septembre, et l'ouvrage fut terminé le 15 janvier 1831. »

Remarquons, en passant, que s'il n'a pas le don de l'im-



Gabriel Ferrier inv *Edition Nationale.* *Gery-Bichard sc*

LA FÉE ET LA PÉRI

provisation, Victor Hugo arrive aussi vite au but que l'improvisateur.

Il n'a pas écrit de mémoires proprement dits; mais il a répandu de sa vie dans tout et il ne s'interrompait ni de penser pour vivre, ni de vivre de la joie, ou de la peine qui lui ouvrait ou lui déchirait le cœur, pour penser.

Sur la page qui termine la première partie des *Travailleurs de la Mer,* on lit :

« 3 août, 8 h. et demie du matin.

« Interrompu jusqu'à mon retour. Je vais partir pour mon voyage annuel le 10 ou le 11. »

Non seulement les manuscrits, par ces détails, seraient une initiation et un enseignement; mais l'écriture de Victor Hugo, à certaines époques de sa vie, ajouterait une révélation à toutes celles des portraits et des manuscrits.

Victor Hugo était resté fidèle à la plume d'oie. Il trouvait une sorte de plaisir à raturer, à faire ces larges barres qui couvrent les mots, les lignes, et qui sont souvent comme des collines, comme des lointains de paysage, dans le texte même.

Les pages toutes meurtries, toutes ruisselantes de cette large écriture, séchaient, étendues, et étaient ensuite soigneusement enfermées, jusqu'au jour où, définitivement refaites, elles étaient confiées à des copistes dévoués.

Lamartine, qui n'a jamais raturé un mot, se servait de la plume de fer, dès qu'elle fut inventée, et la faisait courir rapide, effleurant à peine le papier satiné, qu'elle couvrait

de légers traits ; on eût dit une valse de sylphes sur la neige.

Chateaubriand avait l'écriture haute et hautaine ; la signature occupait deux lignes en hauteur, et une ligne en largeur. Le gentilhomme tenait à s'affirmer dans la raideur et dans la négligence de l'artiste.

Lamennais, dont j'ai précisément un autographe sous les yeux, en écrivant ceci, avait une écriture proprette, serrée, régulière, marchant à petits pas ; on sent l'homme, j'oserai presque dire le prêtre, qui craint de s'abandonner, qui s'observe, qui aligne les mots, pour les passer en revue et qui leur impose la tenue, la correction, la sévérité.

Balzac griffonnait comme un chat, ayant peur de perdre une observation, en passant trop de temps à écrire. Ce qu'il y a souvent d'entortillé, d'obscur, ou au moins de difficile à pénétrer dans sa phrase, se retrouve dans l'écriture qui a des enroulements, des rourons, autant qu'elle a des griffes.

Victor Hugo faisait crier le papier sous sa plume qui criait. Il réfléchissait à chaque mot ; il soupesait chaque expression. Il s'appuyait sur les points, comme on s'assied sur les bornes, pour regarder la phrase finie et la place nette où allait commencer la phrase suivante. Ses lettres robustes ont des nœuds, et quand il a fini une page à un ami, ou une œuvre, il semble clouer sa signature, comme un oiseau de nuit, par ses deux ailes.

Tout le tempérament de l'homme et du poète s'atteste dans son écriture.

A l'âge où il commençait à écrire, où il écrivait *Inès*

de Castro, ses traductions de Virgile, son écriture, à peine nubile, n'avait pas la musculature qui la rend sculpturale, et dans un autographe de sa jeunesse (1), sa signature, au lieu de s'étaler, simple et formidable, est enveloppée d'un paraphe, coiffée pour ainsi dire. C'était d'ailleurs la mode, dans ce temps-là, de draper son nom. Quand le sentiment de sa valeur lui vint, complet et certain, peu à peu, Victor Hugo découvrit son nom et se mit à la mode de lui-même, au lieu de suivre la mode de sa génération.

On ferait toutes ces remarques dans un musée de Victor Hugo, et les éditions comparées de ses œuvres seraient aussi, au point de vue littéraire, historique, biographique, bibliographique, des documents d'une grande valeur. Les vignettes romantiques, les illustrations des romans et des poésies, depuis les lithographies et les gravures sur bois de Tony Johannot, jusqu'aux gravures, d'après les dessins et les aquarelles de Louis Boulanger, s'ajouteraient encore, comme instruction, à tous les souvenirs. Quand un homme a rempli son siècle, c'est bien le moins qu'on lui réserve une maison pour assembler les trophées de sa gloire, qui sont ceux de ses contemporains.

(1) Le *Livre d'or.*

VI

Victor Hugo collégien, pendant qu'il composait deux tragédies dont la seconde ne fut pas achevée : *Irtamène* et les *Scandinaves*, écrivait sur un de ces cahiers de mémoires qui sont la grande prétention des écoliers :

« Je veux être Chateaubriand ou rien. »

L'ambition était gigantesque alors. On ne peut comprendre aujourd'hui, et on ne voudra pas croire, dans quelques années, l'attraction magique exercée par l'auteur du *Génie du Christianisme*, la gloire qu'il répandait et au feu de laquelle toutes les âmes voulaient aller se brûler.

Les générations qui ont succédé à celle de Victor Hugo ont continué ce culte et je me souviens des vœux que nous faisions tous, dans notre pension de province, vers 1835, pour obtenir la faveur d'aller, à Paris, voir, apercevoir Chateaubriand, se rendant à la messe de la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois.

L'enthousiasme était unanime. Les esprits religieux saluaient le poète qui voulait réconcilier le christianisme avec l'art et la poésie ; les libéraux l'aimaient pour son intrépidité de franchise, plus dure à la royauté qu'il servait, que toutes les attaques de l'opposition. Béranger se rencontrait avec Lamartine chez le grand initiateur, et

Lamartine qui n'avait aucun sentiment d'envie, mais qui trouvait digne de lui-même une dévotion comme celle que Mme Récamier professait et servait, racontait déjà que l'amie de Chateaubriand lui avait souri, et il citait ce mot, pour prouver que Mme Récamier n'était pas une sotte :

— Chateaubriand est mon ami ; Lamartine est mon héros.

Je n'ose garantir que la phrase ait jamais été dite par Mme Récamier; mais j'affirme que Lamartine y croyait sincèrement.

Chateaubriand est bien descendu de cette hauteur. Les *Mémoires d'outre-tombe* font relire *René* et ne font pas relire le *Génie du Christianisme*. On peut appliquer à Victor Hugo et à l'auteur d'*Atala* ce qu'Enfantin a écrit : « L'initié a tué l'initiateur. » Ce qu'il y avait de nécessaire, de profitable, dans le mouvement ébauché par Chateaubriand, Victor Hugo l'a achevé, l'a poussé plus loin.

L'*enfant sublime* s'est substitué à son parrain.

L'*enfant sublime?* Oui, Victor Hugo possédait ce surnom. Est-ce Chateaubriand qui le lui a décerné? Je ne le crois pas. A. Soumet a réclamé et je crois qu'il avait raison.

Outre que Chateaubriand ne fit jamais à personne de grand talent la faveur d'un baptême pareil; que cette flatterie enthousiaste n'était pas de son caractère; je crois qu'il était intellectuellement incapable de la trouver.

Soumet, au contraire, ce poète de tant d'éclat, à qui il n'a manqué que le génie pour empêcher le réveil de ses

auditeurs et de ses spectateurs charmés. Soumet qui avait la spécialité des vers sublimes, non seulement était seul capable de ce salut à la jeunesse, mais il l'a paraphrasé lui-même dans la lettre adressée à Victor Hugo, lauréat des Jeux floraux.

« Depuis que nous avons vos odes, Monsieur, lui écrit-il, je n'entends parler, autour de moi, que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à la littérature. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. »

L'homme qui écrivait cela était plus qu'aucun autre, trois ou quatre ans auparavant, capable de mettre le nimbe de l'enfant sublime, autour du front de cet écolier prodigieux.

Enfin, Soumet, je le répète, a réclamé le mot, et Chateaubriand, au dire de M. de Loménie, l'a renié.

Mais qu'importe l'auteur de cette définition! Lamartine s'en sert, presque jaloux de ne l'avoir pas trouvée.

Il a parlé, à plusieurs reprises, dans ses *entretiens littéraires*, de sa liaison avec Victor Hugo, qui avait débuté dans la critique par un éloge des *Méditations*, et voici comment il raconte leur première entrevue, en faisant de lui-même et de son ami deux excellents portraits :

« J'ai toujours aimé Victor Hugo et je crois qu'il m'a toujours aimé lui-même, malgré quelques sérieuses divergences de doctrines, de caractère, d'opinions fugitives, comme tout ce qui est humain dans l'homme; mais par le côté divin de notre nature, nous nous sommes

aimés, quand même, et nous nous aimerons jusqu'à la fin, sincèrement, sans jalousie, malgré l'absurde rivalité que des hommes à esprit court de notre temps, se sont plu à supposer entre nous.

« Jalousie ridicule, puisque je ne fus jamais qu'un amateur désœuvré du beau, qui esquisse et qui chante au hasard, sans savoir le dessin ou la musique et que Victor Hugo fut un souverain artiste...

« Et, d'ailleurs, l'ignoble jalousie de métier n'était pas dans notre nature.

« L'envie n'est autre chose que le sentiment de quelque autre qualité qu'un autre possède et qui manque en nous. Ce vide fait souffrir et de souffrir, à haïr, il n'y a pas loin. En quoi aurais-je souffert, puisque je me sentais plein de tout ce que je désirais contenir, en n'élevant jamais mes prétentions plus haut que ma statue? De quoi Hugo pouvait-il souffrir puisqu'il se sentait vaste comme la nature? Il disait un jour (on m'a rapporté son mot) :

« — J'ai un avantage sur Lamartine : c'est que je le comprends tout entier et qu'il ne comprend pas la portée dramatique de mon talent.

« C'était juste et c'était vrai.

« Je n'ai jamais compris les drames de son théâtre et je m'en accuse. Je les ai applaudis quelquefois aux premières représentations ; mais j'avoue que j'applaudissais de confiance, et quand j'entendais le public les applaudir avec enthousiasme, je pensais que le public, seul juge en cette matière, avait raison et que j'étais apparemment sourd de cette oreille. Je le pense encore et je n'en parle jamais,

même à lui. Je ne nie pas mon incompétence pour un jugement; je ne prends pas ma taille pour mesure du génie dramatique; je ne dis pas : Ce qui est plus haut que moi n'existe pas...

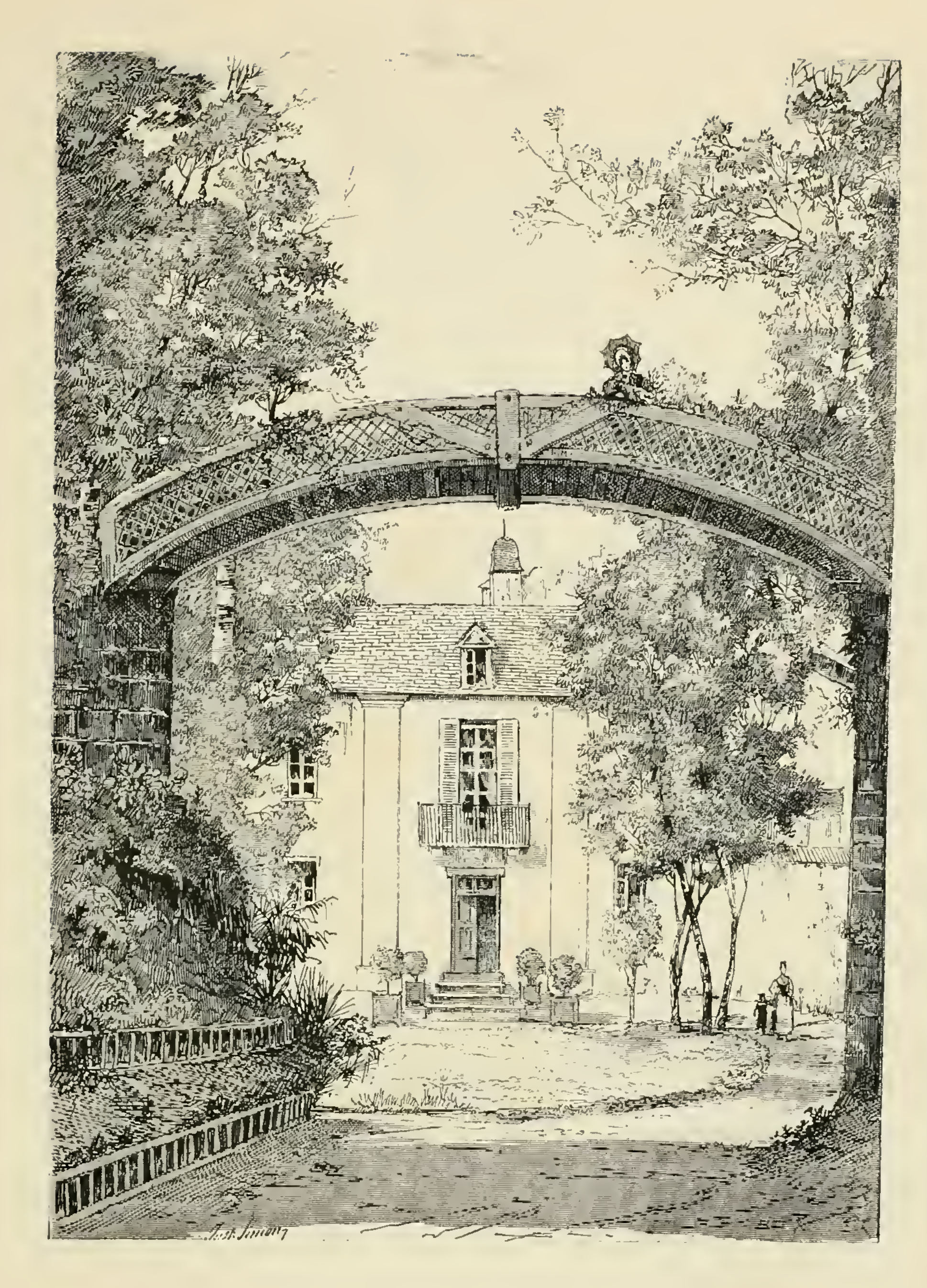
« Quoi qu'il en soit, c'est l'art qui fait les idées; c'est la jeunesse qui fait les amitiés. J'aime Hugo, parce que je l'ai connu et aimé dans l'âge où le cœur se forme et grandit encore dans la poitrine, dans l'âge où les racines de notre vie, pleines encore de sève et de souplesse, s'attachent par leurs filaments les plus tendres à ce qui pousse, végète, ou se rencontre seulement dans le sol, et où, si ces racines viennent à se tendre, à se replier, à se nouer autour d'un caillou ou d'un bloc de granit, elles l'enserrent dans leurs nœuds, l'emportent en grandissant et le font, pour ainsi dire, végéter et vivre avec elles de leur propre substance, comme si l'arbre et la pierre n'étaient qu'une seule vie.

« Je me souviens, comme d'hier, du jour où le beau duc de Rohan, alors mousquetaire, depuis cardinal, me dit, en venant me prendre, dans ma caserne, au quai d'Orsay :

« — Venez avec moi, voir un phénomène qui promet un grand homme à la France. Chateaubriand l'a déjà surnommé enfant sublime. Vous serez fier, un jour, d'avoir vu le chêne dans le gland.

« Nous partîmes; j'entrai sur les pas du duc de Rohan dans une maison obscure de la rue du Pot-de-Fer (1). Au

(1) Peut-être Lamartine se trompe-t-il de rue.



MAISON DE LA RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

HABITÉE PAR VICTOR HUGO EN 1822

fond d'une cour, au rez-de-chaussée, un bourdonnement d'enfants qui répètent leurs leçons sortait des fenêtres basses, comme un bourdonnement de ruches qui font le miel au printemps. Un rayon oblique du soleil pénétrait dans la ruche; une mère grave, triste, affairée, y faisait réciter des devoirs à des enfants de différents âges; c'étaient ses fils.

« Elle nous ouvrit une salle basse, un peu isolée, au fond de laquelle un adolescent studieux, d'une belle tête, lourde et sérieuse, écrivait ou lisait loin du gai tumulte de la maison. C'était Victor Hugo, celui dont la plume aujourd'hui fait le charme ou l'effroi du monde.

« Il avait déjà écrit cette élégie qui seyait si bien à *un enfant-roi,* sur la mort d'un roi-enfant, Louis XVII, une victime innocente de la brutale démagogie d'un savetier, bourreau volontaire.

« L'enfant roi sortant du sépulcre où on l'a jeté à la fosse commune, secouant son linceul et rappelant ses souvenirs confus, s'écrie en revoyant la terre :

Où donc ai-je régné? demandait la jeune âme.

« De telles inspirations étaient évidemment les pressentiments d'un grand poète. Tout ce qui avait une âme, sous un cœur quelconque, en était ému. »

Ce tableau n'est-il pas d'une touche délicate, grande dans sa sincérité, et Lamartine n'a-t-il pas refait mieux que le mot d'enfant sublime, en parlant de l'enfant-roi?

Je ne veux pas me borner à cette citation. J'achève le préambule de cet article consacré aux *Misérables;* tant il me semble doux et bon de parler de l'amitié de ces deux beaux génies aux contemporains qui n'ont pas de génie et qui n'ont que des rivalités sournoises.

« Une autre raison, continue Lamartine, me fait aimer Victor Hugo. Nous avons presque commencé ensemble cette longue traversée de la vie, où le basard, qui est Dieu aussi, fait embarquer, à la même date, sur la même nef, dans les mêmes circonstances et sur la même mer, ces passagers, plus ou moins mémorables, qu'on appelle des contemporains.

« Nous avons navigué quarante ans, ensemble, à travers calme et tempête, orages et bonaces, vents contraires, variables, alizés, pour atteindre ce même bord de cet autre monde, que nous sommes près d'atteindre tous les deux.

« Nous avons fait tous deux d'illustres naufrages, l'un échoué sur un bel écueil, au milieu du libre Océan; l'autre sur la vase d'une ingrate patrie, la quille à sec, les voiles en lambeaux, les mâts brisés, le gouvernail aux mains du hasard; l'un plein d'espérances et de nobles illusions, ces mirages de la seconde jeunesse des hommes forts; l'autre découragé, trouvant les hommes toujours les mêmes dans tous les siècles, et n'attendant d'eux dans l'avenir que l'éternelle vicissitude de leur nature, qui naît, qui se remue, qui se répète, et qui meurt, pour se répéter encore jusqu'à satiété.

« Lisez et comprenez l'histoire.

« Je n'ai pas renoncé à l'espérance pour le genre humain. Mais, comme un avare plusieurs fois volé, je l'ai placée comme un trésor dans un autre monde, où les hommes ne seront plus des hommes, mais des êtres de lumière et de justice, sans inconstance, sans ignorance, sans passions, sans faiblesse, sans infirmités, sans misères, sans mort, c'est-à-dire le contraire de ce qu'ils sont ici-bas : le monde des utopies, le paradis des belles imaginations, la société d'Hugo et de ses pareils.

« Quand on a navigué ensemble un certain nombre d'années, on arrive à s'aimer par similitude de destinées, par sympathie de spectacle et de misères, par conformité de lieux, de temps, de cohabitation morale dans un même navire voguant vers un rivage inconnu.

« Être contemporains, c'est presque être amis, si l'on est bon. La terre est un foyer de famille ; la vie en commun est une parenté. On peut différer d'idées, de goûts, de convictions même, pendant qu'on flotte ; mais on ne peut s'empêcher de sentir une secrète tendresse pour ce qui flotte avec vous.

« Voilà mes sentiments pour Victor Hugo. Je crois que les siens sont identiques pour moi. Nous sommes divers, je ne dis pas égaux, mais nous nous aimons. »

N'ai-je pas eu raison de citer ce passage ? Mais je dois noter la réponse de Victor Hugo. Lamartine, par une philosophie qui ressemble beaucoup à celle du poète de la *Fin de Satan,* ajourne le bonheur humain à un monde d'élite. Victor Hugo a toujours, devant la mort, salué l'immortalité, et, quand il apprit le départ de Lamartine, avant

lui, pour cette terre inconnue, il écrivit à la nièce de son ami :

Hauteville-House, 16 mars 1869.

Madame,

Depuis 1821 j'étais étroitement uni de cœur avec Lamartine. Cette amitié de cinquante ans subit aujourd'hui l'éclipse momentanée de la mort. Je n'ai pas voulu, dans les premiers moments, importuner votre douleur des sympathies de la mienne ; mais, à cette heure, vous me permettrez, n'est-ce pas, Madame, de vous dire, à vous qui lui teniez par le sang, à vous qui l'aimiez, et qu'il aimait, mon deuil profond.

Toutes les formes de la gloire, depuis la popularité jusqu'à l'immortalité, Lamartine les a : radieux poète, orateur puissant et durable. Il nous semble mort, il ne l'est pas. Lamartine n'a pas cessé de rayonner. Il a désormais un double rayonnement : dans notre littérature où il est esprit et dans la grande vie inconnue où il est étoile.

Je mets à vos pieds mes respects.

V. HUGO.

On se souvient des vers que les deux poètes ont échangés. Cette prose en est l'auréole. Ils se juraient, en allant au combat sur le même char, de tenir, l'un la lance, l'autre le bouclier. Ils ont bien combattu ; ils ont été vaincus par des défaites, plus éclatantes que des victoires et, au bout de la carrière, quand l'un doit survivre à l'autre, ils échangent encore un appel, un défi, pour se retrouver dans cette arène lumineuse où l'amitié et la gloire ne finissent pas.

La liaison de Victor Hugo avec Chateaubriand ne fut pas pareille. La différence d'âge était énorme, il est vrai ; mais la différence des génies était plus profonde encore. Victor Hugo n'eut d'abord qu'une vénération attendrie.

Mais s'il avait la piété du talent, il n'avait pas l'humilité d'un néophyte, sans ambition pour lui-même.

Il montra quelques-uns de ses vers à l'auteur de *René* qui lui lut sa tragédie de *Moïse;* il acheta du chocolat à Mme de Chateaubriand, au bénéfice de l'asile pour les vieux prêtres; il paya sa dette de reconnaissance et de respect par une ode *Au génie;* depuis lors il fut quitte, et ne retourna plus consacrer, par son admiration, l'ennui dont Chateaubriand se repaissait.

Nous venons de voir que la liaison de Victor Hugo et de Lamartine datait de 1821. Ce fut à cette époque que fut composée par le lauréat des Jeux floraux la pièce : *le Poète dans les Révolutions,* ce chant de guerre et de martyre des deux poètes qui devaient souffrir, l'un de son dévouement à la liberté en 1848, l'autre de sa fidélité à la même cause.

VII

Puisque j'ai pris l'engagement avec moi-même de ne pas écrire une biographie de Victor Hugo, qui a été faite d'une façon définitive par un *témoin de sa vie,* et puisque je veux seulement me confesser, à propos de lui, en dégageant, autant que je le puis, un sens nouveau des choses racontées avant moi, je passerai rapidement sur ses premiers vers qui furent plus tard le premier volume de ses *Odes.*

On sait comment il concourut pour un prix de l'Académie sur ce sujet, belle matière à mettre en vers latins, autant qu'en bon français : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les conditions de la vie.* Il n'eut qu'une mention. Les académiciens se crurent mystifiés par ce concurrent qui avouait n'avoir que *trois lustres.* Il fallut, après le concours et avant le rapport solennel, aller édifier M. Raynouard sur l'âge du jeune poète, qui apprit son succès pendant une récréation de la pension.

En 1818, tandis qu'il veillait sa mère malade, Victor Hugo composa, en une nuit, sa pièce sur le rétablissement de la statue de Henri IV et l'envoya à l'Académie des Jeux floraux. Il avait pour concurrent Lamartine qui n'obtint rien, et le lis d'or fut adjugé à l'unanimité au poète de seize ans.

Ce fut à cette occasion que Soumet écrivit à Victor Hugo, dont il fut plus tard l'ami et le collaborateur dans le journal *le Conservateur littéraire,* la lettre que j'ai citée plus haut.

En 1820, pour remerciement, Victor Hugo adressa aux Jeux floraux *Moïse sur le Nil.* L'Académie de Toulouse nomma le jeune homme *maître ès Jeux floraux.* Il ne pouvait plus concourir; mais il avait le droit de couronner les autres.

Son premier ouvrage en prose fut *Bug-Jargal,* écrit pour tenir une gageure. Bien que le roman ait été remanié en 1825, il fut composé au sortir de pension, pour être lu dans un déjeuner d'amis. Des jeunes gens, dont quelques-uns sont devenus des écrivains illustres, avaient pris

avec lui l'engagement d'écrire un roman en quinze jours. Victor Hugo seul tint parole et apporta son œuvre, au jour fixé.

Le voilà de 1819 à 1820, au seuil lumineux. Ce n'est pas encore tout à fait la gloire; mais c'en est l'aube. On parle de ce jeune lauréat, on le recherche, on veut vaincre, non pas son humeur farouche, mais sa gravité.

Il est triste, parce qu'il a dans l'âme un grand amour; parce qu'il rêve au mariage comme à un devoir nouveau; parce qu'il est pauvre, et qu'il lui faut conquérir, avant de se marier, un commencement d'indépendance.

Rien ne décourageait cette volonté ardente et cachée comme la foi dans sa conscience. M. Biré, dans son livre, révèle une lettre de A. Soumet très significative à cet égard. En voici le passage intéressant :

« Le jeune Hugo vous adresse mille expressions de sa reconnaissance. J'ai promis de vous les faire parvenir. Cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater. Je lui ai demandé à quoi il se destinait et si son intention était de suivre uniquement la carrière des lettres. Il m'a répondu qu'il espérait devenir un jour pair de France... et il le sera. »

Soumet a été prophète, dans cette lettre adressée à M. Jules de Rességuier. Au surplus, Victor Hugo a réalisé une prophétie plus extraordinaire.

Son père, quand il n'était encore qu'adjudant-major, s'était lié avec M. Pierre Foucher, greffier du conseil de guerre. Le major venait de se marier, et le greffier allait en faire autant. Le greffier sans famille pria le major d'être

son témoin. Au dîner de noce, le témoin emplit son verre, et le tendant à son ami :

— Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage.

Le vœu était singulier ; il se réalisa, et ce fut ainsi que Victor Hugo fut fiancé, avant sa naissance, avec Mlle Adèle Foucher.

Les Japonais fiancent leurs enfants dès qu'ils sont nés et les élèvent selon le goût de la famille dans laquelle ils doivent entrer. J'ignore ce que la statistique des ménages heureux peut révéler à l'appui de cette méthode.

On n'eut pas besoin d'élever, de préparer la petite Adèle Foucher en vue du mariage projeté. Elle fut la camarade enjouée de son futur mari, dans le jardin des Feuillantines ; plus tard, quand la gaîté du premier âge se voila de la mélancolie des premier rêves, les parents hésitèrent un peu devant l'union prophétisée ; on sépara, on essaya de séparer les deux enfants qui devenaient deux adolescents ; mais, précaution inutile, comme deux rosiers montants ils s'élevaient et se rejoignaient au-dessus du mur de séparation, et quand on faisait la muraille trop haute pour qu'elle fût franchie, ils se réunissaient dans le regard jeté de part et d'autre vers le même coin du ciel.

La résistance des parents n'était pas bien impitoyable. M. Foucher ne savait pas que le prétendant à la main de sa fille serait un jour pair de France ; mais il savait pertinemment qu'il serait poète, et le greffier du conseil de guerre, qui n'était pas riche, voyait dans ce mariage beaucoup de tribulations et peu d'argent. Mme Hugo, de son

côté, par ambition maternelle peut-être, voulait que son fils attendît. Elle espérait, sans doute, un plus beau mariage, plus digne du héros, du grand homme qu'elle avait enfanté, élevé; mais elle n'exposait pas, en tout cas, ses raisons secrètes à ses bons amis Foucher, qu'elle eût été désolée d'attrister, et elle se mettait d'accord avec eux pour dire : Attendons! ils sont si jeunes!

C'était précisément à cause de leur jeunesse qu'ils avaient tant de peine à attendre et qu'ils s'aimaient tant!

Je crois que la profondeur de cet amour, sa pureté, inspiraient une réserve pudique au poète. Il s'abstenait autant qu'un vrai poète peut s'abstenir, de parler de son amour, de ses espérances, en vers. Il enfouissait le secret de sa douleur dans la caverne de *Han d'Islande*, et la préface de ce roman, achevé après le mariage, a proclamé la singulière pudeur de l'amoureux qui trouvait son amour plus haut que toute poésie, et qui n'osant le chanter, de peur de le chanter mal, l'ensevelissait sous la peau d'ours de Han, bien persuadé que les profanes ne viendraient pas le chercher là.

La mort de Mme Hugo, ne donnait pas une chance plus certaine au mariage ; car l'opposition d'une mère n'est qu'une sorte de coquetterie de son amour. Seulement, les fiançailles, lentes à se conclure, se firent dans l'étreinte des deux jeunes gens.

Adèle ignorait le deuil de son ami. Elle dansait dans un bal intime, pendant que Victor rôdait du cimetière à la maison de son amie, buvant ses larmes, retenant son cri de désespoir, n'osant réclamer une consolation.

Dès qu'elle le vit le lendemain, il était si pâle qu'elle courut à lui, effarée :

— Qu'y a-t-il donc?

— Ma mère est morte; on l'a enterrée hier.

— Et moi, je dansais!

Ils pleurèrent, et ce fut ainsi, je le répète, qu'ils se fiancèrent définitivement.

Victor Hugo faisait, en attendant l'heure où son amour serait reconnu, proclamé par la famille Foucher, une austère veillée. Pauvre, vivant pendant une année avec sept cents francs, ayant trois chemises qu'on blanchissait sans cesse, et qui lui donnaient la vanité du linge blanc, mais fier dans sa pauvreté et ne transigeant pas avec cette âpre résistance de la fortune, pas plus qu'il n'a transigé plus tard avec son exil, Victor Hugo commençait alors la grande leçon qu'il a donnée aux gens de lettres et que les gens de lettres devraient bien mieux observer.

Ce grand poète, je l'ai dit, a été un grand travailleur, mais en même temps un sage et digne ordonnateur de son travail; il n'a jamais permis qu'on tirât un profit à ses dépens de la moindre de ses œuvres; mais en revanche, il n'a jamais demandé qu'à sa plume l'indépendance et la fortune.

Les millions acquis l'ont tous été par le travail, en vers ou en prose. Il n'y a pas une parcelle de cet or pur qui soit due à la spéculation. Vivant simplement, mais largement, hospitalier dès qu'il a pu l'être, sans prétention et sans ridicule, Victor Hugo, en enseignant comment il faut penser, enseigne aussi comment il faut travailler.

Le secret de son génie n'est pas à la portée de tout le monde. Mais la formule de sa vie est une maxime à retenir. Nous n'avons pas tous la chance de devenir millionnaires comme Victor Hugo; mais nous avons tous le devoir de lutter comme lui, sans trahir un seul instant l'art et la conscience.

Ne comprend-on pas que le grand poète soit devenu promoteur de la propriété littéraire? Son premier discours à la Chambre des pairs fut pour soulever la question et, depuis, il a porté bonheur à cette libération définitive de l'écrivain et de l'artiste.

Mais en 1822, les millions du poète étaient, avec son titre de pair de France, des rêves en Espagne.

Pourtant, la constance de son amour, l'estime qu'il avait inspirée à ses bons amis Foucher, l'espoir que donnait son talent et puis sa jeunesse séduisante, tout se réunit pour fléchir la faible résistance des parents.

Le général Hugo, vivant à Blois, séparé de fait depuis longtemps de sa famille et récemment remarié, reçut de son fils la prière de faire la demande officielle. Il s'empressa d'écrire à son vieux camarade Pierre Foucher.

Je trouve dans cette lettre, publiée par un *témoin de sa vie,* un passage glorieux. Le général s'excuse de ne pouvoir doter Victor; mais dit-il, « il s'est, avec une distinction rare, ouvert seul une carrière brillante, il s'est en quelque sorte doté pour offrir à Mademoiselle votre fille un état convenable, des espérances et un avenir; vous connaissez ce qu'il est et ce qu'il a. »

La réponse de M. Foucher à cette demande a aussi.

dans son style simple, ému, un passage bien caractéristique et bien touchant.

Je l'emprunte également aux deux volumes d'un *témoin de sa vie :*

« Votre Victor vient de nous remettre la lettre que vous nous faites l'honneur de nous écrire. Victor est tel que vous le supposez. Il a de plus cette gravité qui supplée si bien chez les jeunes gens à l'expérience des années, et, ce qui est encore plus rare, l'on voit uni en lui le désintéressement à l'esprit d'ordre... Ainsi l'union que vous voulez bien nous proposer nous paraît aussi avantageuse pour notre Adèle qu'elle est flatteuse pour toute la famille. Nous y donnons donc très volontiers notre assentiment, et, de ma part, c'est avec un plaisir d'autant plus grand que ce mariage ravivera une ancienne liaison qui a toujours été d'un grand prix pour moi, et de laquelle, mon général, vous voulez bien vous souvenir... Je regrette de ne pouvoir faire pour nos jeunes gens tout ce qu'ils méritent. Adèle apportera au ménage deux mille francs en meubles, nippes et espèces, et ils auront chez nous le logement et nos soins, tant qu'ils ne se croiront pas assez avancés pour monter une maison.

« Cet arrangement leur conviendra sans doute et il nous arrangera d'autant mieux que nous ne cesserons pas de jouir de la présence de tous nos enfants. »

On le voit, le ménage était pauvre; mais il était riche de jeunesse, de beauté, de poésie, de gloire naissante.

La jeune mariée était éclatante de fraîcheur et d'éclat.

Elle n'avait pas une beauté sculpturale; les lignes du visage ne présentaient pas un profil sévère; le front était vaste, un peu bombé, mais les yeux, les cheveux, la pourpre des lèvres, l'ambre mêlé de rose de la peau, l'allure, la grâce, tout concourait à une harmonie violente qui dépassait la beauté classique.

Lamartine a exprimé dans des pages que je n'ai pas le loisir de rechercher, son émotion, son admiration, à la vue de ce beau couple.

Le mariage fut simple. Alfred de Vigny était un des témoins de l'époux; un vieux professeur de l'enfant sublime, Biscarrat, était l'autre. C'est par erreur que le *témoin de sa vie* nomme M. Ancelot et M. A. Soumet comme témoins. Le premier ne figure pas même parmi ceux qui ont signé sur les registres de l'église.

Voici au surplus le texte même de l'acte de mariage extrait des archives de l'église Saint-Sulpice :

Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans en cette église et d'un seul en celle de Blois, vu la dispense des deux autres, *les fiançailles faites le même jour*, ont reçu la bénédiction nuptiale. Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de fait et de droit à Blois (1), diocèse d'Orléans, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigismond Hugo, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et commandant de l'Ordre royal de Naples, et de défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part; et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait, rue du Cherche-Midi, n° 39, de cette paroisse,

(1) Victor Hugo, mineur, avait son domicile légal chez son père.

fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part; parents et témoins : Jean-Baptiste Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny; Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvival, lesquels ont signé avec les époux et leur père et mère.

On remarquera que le mariage civil est mentionné comme les *fiançailles faites le même jour;* la Restauration n'admettait comme mariage valable, que la bénédiction de l'Église.

Avant d'échanger l'anneau nuptial à l'autel, Victor Hugo avait apporté un billet de confession de l'abbé de Lamennais.

Ces deux grandes intelligences, qui avaient la même foi à une époque, l'ont perdue dans les traverses de la vie et se sont rejointes, avec des croyances presque pareilles, dans la dernière période de leur existence.

Victor Hugo a toujours été un esprit religieux et, dans son extrême vieillesse, il regardait l'âge et l'amour de l'infini comme une sorte d'investiture sacerdotale. On sait que Lamennais, en gardant la rigidité des mœurs ecclésiastiques, n'avait pas conservé même les dehors du prêtre. Ces deux hérésiarques étaient deux penseurs courbés sur le même problème, l'amour des humbles, des déshérités de la vie, des hommes crucifiés, allant de la démocratie à Dieu directement, sans l'intermédiaire d'un clergé.

Le général Hugo n'assistait pas au mariage de son fils. Il avait envoyé son consentement et il expédiait, un

mois après la cérémonie, le 15 novembre, à ses amis la lettre de faire part que voici :

M...

Monsieur le général Léopold Hugo et Madame la comtesse A. de Salcano, son épouse, ont l'honneur de vous faire part du mariage à Paris de Monsieur Victor-Marie Hugo leur fils et beau-fils, avec Mademoiselle Adèle-Julie-Victoire-Marie Foucher, fille de Monsieur le chevalier Foucher, chef de bureau au ministère de la guerre, et de Madame Anne-Victoire Asseline son épouse.

On n'aura pas l'honneur de recevoir.

Saint-Lazare, près Blois, le 15 novembre 1822.

Je remarque que dans les prénoms du marié, de sa femme et de sa belle-mère se trouvent ceux de Victor et Victoire, comme des présages et des augures. J'oubliais de dire que le jeune ménage avait reçu un présent de noce auquel il ne s'attendait pas; le roi, sur la lecture du volume des *Odes* qui avait paru quelque temps auparavant, venait de signer le brevet d'une pension de mille francs, qui plus tard fut augmentée.

Le mariage avait été célébré dans la chapelle de la Vierge de Saint-Sulpice; le repas se fit dans le vieil hôtel du Conseil de guerre, l'ancien hôtel de Toulouse.

Vers 1841, je vis la famille Hugo dans cette maison qui avait été la première demeure du jeune ménage, pendant une absence du poète, dans l'intervalle d'un retour de la campagne et de la réinstallation à la place Royale. Mme Victor Hugo était venue là avec ses enfants, et ce fut dans l'intimité que présidait M. Foucher, que

je me liai de plus près avec les fils, mes jeunes camarades, et avec leur mère.

Si j'avais su tout ce qui me fut révélé depuis, des événements de la famille, j'aurais pu ainsi reconstituer le décor du mariage, avec les détails pittoresques et dramatiques qui l'ont entouré.

Comme la table du repas des noces était trop grande pour la salle à manger du greffier, on l'avait installée dans une des salles du Conseil de guerre, dans la salle même où le parrain de Victor Hugo, le général Lahorie, avait été condamné à mort.

Je voudrais croire que dans la mélancolie du bonheur qui commençait pour lui, Victor Hugo évoqua le fantôme d'un des premiers témoins de sa jeunesse, et que l'ombre de Lahorie vint effeuiller quelques fleurs du jardin des Feuillantines dans la coupe où le jeune époux enivré buvait à son amour, à son avenir. Il n'y a pas de joie qui dure, sans un peu de tristesse pour la faire pénétrer au plus profond du cœur.

Mais une autre douleur, plus poignante, plus cruelle, se mêla le lendemain de ce beau jour à la joie du jeune ménage.

Le frère de Victor Hugo, Eugène, le poète qui eût été l'émule, non le rival de son frère, qui avait déjà donné des gages d'un grand avenir littéraire, s'était montré inquiet, préoccupé pendant toute la journée du mariage. Un des témoins, le brave maître d'études de la pension Cordier, M. Biscarrat, avait été frappé de l'incohérence des propos tenus par Eugène. Il avertit le frère aîné

Abel, et tous deux, au sortir de table, l'emmenèrent, sans rien dire. Lorsqu'on entra chez lui le lendemain matin, on le trouva poussant des cris furieux, bataillant avec un sabre contre les meubles de sa chambre, ayant d'ailleurs tout illuminé comme pour une fête.

Il était fou. Pendant une semaine on espéra triompher du mal, mais bientôt tout espoir fut perdu et le pauvre insensé fut conduit dans une maison de santé; il est mort le 5 mars 1837, sans avoir retrouvé une lueur de raison.

Faut-il voir un drame dans cet accident? M. Biré cite une pièce de vers du comte Gaspard de Pons, très lié alors avec les frères Hugo, intitulée : *la Démence,* et qui semble soulever le voile de ce simple, mais douloureux mystère.

J'emprunte cette citation au livre de M. Edmond Biré. S'adressant *à ce qui fut Eugène,* M. Gaspard de Pons lui dit :

Peut-être dédaigné par l'amour et la Muse,
Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur,
Tu haïs, malgré toi, ton rival, ton vainqueur.
La mort de la pensée au plus affreux destin
A seule, hélas ! pu te soustraire :
Tu cessas bien à temps d'être toi, d'être frère.
Le premier frère fut Caïn.
Oui certes, et dans ce mot ne vois pas un outrage ;
L'outrage serait lâche autant que solennel,
Ton cœur fut assez chaud pour qu'un moment d'orage
En toi pût allumer un foudre criminel...
. . . .

M. Gaspard de Pons n'affirme rien. Qui oserait affirmer? Ce malheur en tout cas était inévitable. Les heureux

en furent innocents, et ce crêpe, en voilant leur bonheur redoubla son recueillement.

Victor Hugo a acheté tous ses jours de gloire. Frappé comme frère au début de sa vie triomphante, il ressentit tous les raffinements du désespoir comme père. De ses deux filles, l'une est morte effroyablement; l'autre, maladive et d'humeur sombre, a ramené la vision de son oncle Eugène, vers la vieillesse de son père. Quant aux fils, ils ont été conduits par celui qui les avait tant aimés au cimetière du Père-Lachaise, et Paris a pu voir le grand vieillard, revenu de l'exil pour retrouver son foyer, recommencer un nouvel exil dans sa patrie, attendant comme une dernière joie de famille que ses petits-enfants fussent assez grands pour lui parler, l'enchanter et le bercer dans son dernier sommeil.

Il aura eu du moins cette consolation suprême.

En 1822, malgré les incidents douloureux de la maladie d'Eugène, l'aurore se levait radieuse sur le jeune ménage, et je ne ferai pas à l'émotion des admirateurs de Victor Hugo, l'injure de leur rappeler tous ces vers des *Feuilles d'automne,* toutes ces fleurs effeuillées sous les pas de la jeune épouse, ces lis qu'il lui apportait triomphalement.

Son amour augmenta sa faculté de travail. Il avait composé un de ses poèmes couronnés, au chevet de sa mère malade. Il écrivit désormais ses plus douces élégies, à côté de sa femme, et quand un gazouillement d'enfant se fit entendre pour la première fois près de lui, une voix nouvelle s'éveilla dans son cœur, une corde s'ajouta à

sa lyre. Le poète eut son génie complet, parce qu'il ne lui manqua plus aucune tendresse.

Huit ans après son mariage, il disait, dans une prière de remerciement à Dieu :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles
La maison sans enfants !

Et après avoir chanté son ivresse paternelle, s'agenouillant ainsi que je l'ai dit, devant le témoin de sa vie qu'il avait tant désiré, il soupirait :

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la, c'est elle !
La sœur visible aux yeux de mon âme immortelle,
Toit de mes jeunes ans, qu'espèrent mes vieux jours.
. . . .

Il ne tarit pas dans l'expression de son bonheur; mais l'expression reste grave, pensive, j'oserais dire modeste. Il a peur, ce victorieux, de ne pas mériter assez la joie qu'il éprouve, et il lui demande l'excitation à un travail qui redouble.

Le lendemain de son mariage, il se remit à son roman de *Han d'Islande*, non pour en déterrer le secret qu'il y avait enfoui, mais pour faire hommage à sa chère femme du produit de ce premier livre en prose.

Il gagna mille francs avec cette sombre histoire, et il apporta tout joyeux cet argent au ménage; il fallait bien

remplacer les sept cents francs, toute sa fortune, qu'il avait dépensés la veille des noces, pour acheter un cachemire à celle qui lui apportait un peu de linge!

Victor Hugo, poète à treize ans, et célèbre avant vingt ans, avait devancé l'aurore de sa renommée. Mais c'est de son mariage que date le vrai lever du soleil. Rien n'y manque, les brumes mélancoliques que le sourire de l'homme heureux dissipe; les fleurs qui brillent dans la rosée; le chemin long, rude à parcourir, mais engageant, car il est plein de lumière; bientôt les chants d'enfants qui commencent comme des petits cris d'oiseaux.

Il sera fort pour la lutte, cet homme qui n'a pas hésité et qui, ayant à choisir entre le plaisir toujours facile, même aux pauvres qui ont de la jeunesse et du génie, et le devoir sérieux, a pris sans hésiter le devoir. Aussi Victor Hugo résistant plus tard aux plus grandes douleurs dont un patriote, un père, un homme puisse être assailli, a-t-il de même résisté aux entraînements de sa joie. Dès le début il était grave; il eut toujours des accès de grande et belle humeur; mais s'il riait fort, il ne riait qu'à propos et sa gaîté avait toujours un trait sérieux qui la traversait et la faisait vibrer.

Je veux terminer ce premier tableau d'une si merveilleuse existence par un témoignage qui n'est pas suspect et qui donnera de l'autorité à mon admiration.

M. Alfred Asseline, le cousin germain de Mme Victor Hugo, a publié des passages extraits des mémoires inédits de M. Pierre Foucher, le beau-père de Victor Hugo.

Cet excellent homme, qui avait redouté pour sa fille

l'alliance d'un littérateur, se fit écrivain, pour être digne de son gendre, mais garda secret son mémorial de famille. A chaque page, on trouve la préoccupation ardente de la gloire, du succès de Victor Hugo. On y trouve aussi, et c'est cela que je veux dégager surtout, une estime sincère, convaincue. Après avoir raconté le mariage de sa fille, les moyens par lesquels Victor l'avait amené à y consentir, il ajoute avec fierté :

« Il y a neuf à dix ans de cela. Adèle est mère de quatre enfants charmants. Victor Hugo dans un état de fortune rassurant est une des grandes célébrités du siècle... Pourtant, je ne suis pas tranquille; sa gloire importune bien du monde. Il a contre lui les académiciens et toute une école littéraire. Ses ennemis sont parvenus à le commettre, même avec le gouvernement; ils ne reculeront devant aucun moyen. Ils veulent le perdre dans le public, et jusque parmi les amis des mœurs, eux qui ont produit *Joconde* sur notre scène; eux, les continuateurs de la littérature matérialiste du XVIII[e] siècle, les adorateurs du chantre de la *Pucelle*, les admirateurs de la *Guerre des Dieux*, les prôneurs de Faublas et les disciples de Diderot. »

Cette sollicitude vraiment paternelle d'un bon homme timoré, religieux, pour le gendre qu'il admire, n'est-elle pas vraiment attendrissante?

Une chose tourmentait intérieurement M. Foucher, c'est que son gendre ne pratiquait pas, n'allait pas assez à l'église. Il ne comprenait pas, ce bon bourgeois, la dévotion spéciale du poète; il eût voulu que le lauréat du monde

fût aussi le lauréat du ciel, et le paradis était pour lui une Académie, où ce gendre devait retenir d'avance sa place, en consacrant sa vie terrestre à préparer son discours de réception au bon Dieu.

Qu'eût dit ce bon M. Foucher s'il avait pu voir son gendre bien plus grand qu'il ne l'avait rêvé, non seulement resté *une des grandes célébrités* du siècle, mais dépassant et absorbant dans son rayonnement toutes les célébrités du monde, entrant triomphalement au Panthéon où l'on dérangea Dieu pour lui faire place?

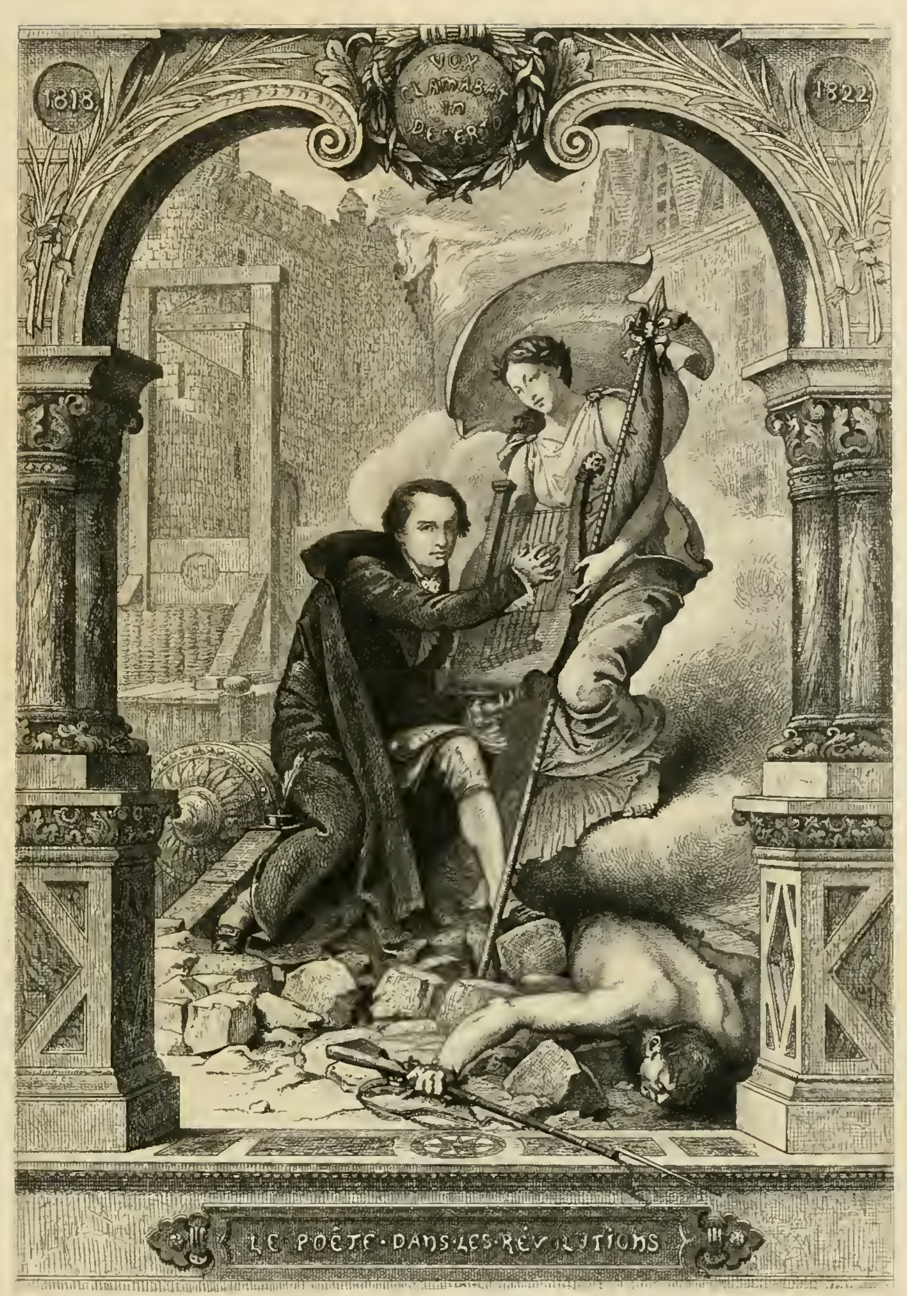
M. Foucher eût-il osé parler de sacrilège? Non; je crois qu'il eût été indulgent, et qu'en apprenant que son gendre était resté jusqu'à la fin religieux, il lui eût pardonné de n'être pas devenu le dévot qu'il souhaitait.

Un jour pourtant, il eut une grande espérance. Victor Hugo, en voyage, en 1836, avait écrit à sa femme une lettre d'effusion conjugale et paternelle, dans laquelle le retour aux sentiments dévotieux, comme le beau-père les entendait, semblait présagé. Cette lettre est fort belle. Il me semble que je ne peux mieux faire, en anticipant un peu sur les années, que de la déposer, comme un bouquet immortel, sur le seuil de ce sanctuaire du mariage où je vais laisser Victor Hugo heureux et travaillant :

« Dis à Didine et à Dédé que j'ai pensé aujourd'hui à elles, dans la chapelle de *Notre-Dame de la Délivrande*. Il y avait de pauvres femmes de marins qui priaient à genoux pour leurs maris risqués sur la mer. J'ai prié aussi, moi, à la vérité sans m'agenouiller, sans joindre les mains, avec l'orgueil bête de notre temps, mais du plus

profond de mon cœur. J'ai prié pour mes pauvres petits chers enfants, embarqués vers l'avenir que nul de nous ne connaît. Il y a des moments où la prière me vient; je la laisse venir et je remercie Dieu. »

Qu'ajouter à cette lettre? Victor Hugo s'épanche là tout entier! Voilà à quelle émotion généreuse et sainte le bonheur, la paternité, la conscience d'un beau et bon mariage avec un rayon de belle gloire, l'avaient conduit!



Lecomte du Nouÿ inv. *Édition Nationale* *M. Rapine sc.*

LE POÈTE DANS LES RÉVOLUTIONS

Odes I.

II

LES ANNÉES DE BATAILLE

(1822-1830)

I

J'aurais voulu m'arrêter, plus que je ne l'ai fait, à cette date heureuse d'octobre 1822, qui fut, avec son mariage, la prise d'armure de Victor Hugo, son défi à la fortune, son appel à la gloire, le moment où la fierté juvénile cédait à la conscience virile, où l'égoïsme de l'amour devenait le sentiment d'une responsabilité.

Le poète de vingt ans avait à aimer, à travailler, à lutter. Il lui fallut tenir la promesse sérieuse faite à la famille qui l'adoptait, accepter tous les labeurs littéraires pour le pain du ménage, rester, de longs soirs, incliné sur les pages à écrire, au profit des journaux, pour le compte des libraires, entre autres, pour un éditeur

d'œuvres choisies de Voltaire, mais, en s'inclinant, ne pas s'abaisser et rester libre.

Jean-Jacques Rousseau, qui fut toujours un pauvre, a dit dans ses Confessions : « L'argent que l'on pourchasse est celui de la servitude; l'argent que l'on possède est celui de la liberté. »

Victor Hugo resta libre, je le répète, quand il gagnait à peine de quoi payer un châle à sa jeune femme, et il n'eut pas plus d'indépendance, vis à vis le devoir de travailler, quand il eut atteint cette grosse fortune qui fut la splendeur de la propriété littéraire et de la dignité inflexible des écrivains, devant les éditeurs et devant le public.

J'aime à insister sur ce point qui est un premier enseignement. Pauvre, Victor Hugo n'abusa jamais de sa pauvreté pour compromettre son génie, et la richesse lui vint, non par la spéculation, le jeu ou le hasard, mais par une continuité d'efforts qui, dès le début, faisait respecter ce jeune homme appliqué à son devoir de poète, de mari, bientôt de père de famille, comme il l'avait été à son devoir de fils.

Le témoignage de tous ceux qui approchèrent Victor Hugo dans ces années d'aurore, décisives, atteste la vaillance de son bonheur. Il avait devancé sa gloire, et était en route dès l'aube. Mais quand la gloire commença à se lever, il avait déjà, autour de lui, des amis pour le combat, et il recevait l'hommage, le recueillement de ces libres clients de l'esprit qui sont les cautions du génie.

Un sot peut réunir des parasites à sa table, dans son

salon, s'il les paie ou les engraisse; mais ceux que retient seul le charme de la pensée, dans le logis d'un poète, peuvent compter des sots parmi eux, sans en être moins les garants d'une popularité légitime. Il n'y a pas de solitude pour la gloire en exercice. Il reste assez d'ingrats et de renégats pour abandonner le grand homme tombé ou descendu.

Quelques années après ce moment de sympathie ardente, Ernest Fouinet écrivait, sur la marge du Ronsard donné à Victor Hugo par Sainte-Beuve, un sonnet qui proclamait la gloire du poète. Le voici :

A DEUX HEUREUX

MONSIEUR ET MADAME VICTOR HUGO

Dans la création, tout est harmonieux
Comme l'ordre éternel d'où jaillirent les mondes.
Sur de tendres yeux bleus tombent des tresses blondes;
De vastes rayons d'or voilent l'azur des cieux.

Les champs de la Provence, aux soleils radieux,
Sont pour les yeux, le rire et les joyeuses rondes.
Les forêts de Bretagne, obscurités profondes,
Sont pour l'isolement aux rêves soucieux.

Une femme penchée, embrassant une harpe,
Déployant mollement son bras comme une écharpe,
C'est un groupe suave, une harmonie encor,

Mais la beauté, la grâce, alliée au génie,
La colombe de l'aigle accompagnant l'essor,
C'est l'accord le plus beau, c'est là votre harmonie.

J'ai cité ces vers, non pour leur mérite, mais parce

qu'ils sont une expression de l'enthousiasme romantique et une preuve de ce prestige commençant.

J'en veux citer d'autres, meilleurs de toute façon.

En 1856, Victor Hugo exilé venait de publier les deux volumes des *Contemplations*. Les amis de Paris eurent l'idée d'envoyer à Mme Victor Hugo un album de vers, de prose, de souvenirs, comme un bouquet de fleurs de la patrie.

Lamartine, à qui l'on présenta l'album, se souvint, dans son exil à l'intérieur, qu'il avait été poète et écrivit, sur les noces de Victor Hugo, une pièce dont je veux citer cinq strophes. Elles sont touchantes, et dans les fleurs nouvelles, elles font refleurir les fleurs desséchées.

A MADAME VICTOR HUGO

SOUVENIR DE SES NOCES

Le jour où cet époux, comme un vendangeur ivre,
Dans son humble maison l'entraîna par la main,
Je m'assis à la table où Dieu vous menait vivre,
Et le vin de l'ivresse arrosa notre pain.

La nature servait cette amoureuse agape:
Tout était miel et lait, fleurs, feuillages et fruits.
Et l'anneau nuptial s'échangeait sur la nappe,
Premier chaînon doré de la chaîne des nuits!

Psyché, de cette cène, où s'éveilla ton âme,
Tes yeux noirs regardaient avec étonnement
Sur le front de l'époux, tout transpercé de flamme,
Je ne sais quel rayon d'un plus pur élément :

C'était l'ardent brasier qui consume la vie,
Qui fait la flamme ailleurs, le charbon ici-bas!
Et tu te demandais, incertaine et ravie :
Est-ce une âme? Est-ce un feu?... mais tu ne tremblais pas.

Et la nuit s'écoulait dans ces chastes délires,
Et l'amour sous la table entrelaçait vos doigts.
Et les passants surpris entendaient ces deux lyres,
Dont l'une chante encore et dont l'autre est sans voix.

. . . .

Cette libation, envoyée à l'exil, consacre une fois de plus la solidarité des deux poètes. Lamartine, pauvre et brisé de son effort pour la République de 1848, salue avec mélancolie l'ancien compagnon d'armes, exilé pour avoir tenté de défendre la République de 1851.

Le bonheur du ménage eut bien vite son premier deuil, et la note douloureuse, qui devait si souvent vibrer au cœur paternel, s'éveilla pour la première fois le 12 octobre 1823.

Victor Hugo qui, au mois d'août, chantait devant le berceau de son premier né, pleurait, deux mois après, devant le berceau vide.

Il avait dit dans sa première ivresse, effaré de reconnaissance envers le ciel :

Louez Dieu! la brebis vient quand l'agneau l'appelle.
J'appelais le Seigneur; le Seigneur est venu.

Hélas! la crèche éteignit vite ses rayons, et ce père

invincible qui devait avoir tant d'enfants à pleurer, demandait à cette première petite ombre disparue :

Oh! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant, loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin du ciel?

C'était le père qui était orphelin de sa paternité morte. On dirait que la destinée, voulant le poète complet, l'a initié presqu'en même temps à la souffrance comme à la joie, et a frappé ce cœur de vingt ans pour l'ouvrir, quand il était rempli, afin de le faire s'égoutter plus longtemps.

Étonnons-nous maintenant des vers tendres et sublimes par lesquels Victor Hugo, plus tard, suppliait ses oiseaux chéris de ne pas s'envoler :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Il ne fut pas préservé ; il fut frappé à coups redoublés et effroyables. Comme la blessure était vive, incicatrisable, immortelle, la mort voulut y frapper souvent pour en faire jaillir le génie du foyer, le lyrisme paternel, à travers le sang et les larmes.

Mais en 1823, il semblait que l'amour, en pansant la blessure, dût la cicatriser à jamais.

Le deuil qui voile les têtes jeunes, ensoleillées d'amour, leur donne une ombre propice au recueillement, au resserrement de la tendresse. Ce beau mariage, dont les fiançailles avaient été conclues le lendemain de la mort de la mère, semblait recevoir une consécration nouvelle de bonheur, dans la mélancolie de cette nouvelle perte.

Ces rires, avec les larmes, furent recueillis dans les volumes de poésie qui parurent après les *Odes et Ballades*.

Le premier livre de vers de Victor Hugo est daté de 1822. Il paraissait en même temps qu'un livre d'Alfred de Vigny. Deux ans auparavant, Lamartine avait publié les *Méditations*, et en 1819, les poésies d'André Chénier avaient été publiées pour la première fois.

Quels éclairs répétés à peu d'intervalles ! Ne comprend-on pas combien la génération, que Chateaubriand avait éveillée par ses préludes, dût se montrer ardente, attentive à aimer tant de poètes qui la surprenaient par tous les pores, pour ainsi dire, lui donnant des formules pour ses doutes, ses espoirs, ses tendresses, ses rêves.

De là l'origine des cénacles et des recueils tentés pour propager la doctrine nouvelle.

Les *Odes et Poésies diverses* (premier titre des *Odes et Ballades*), annoncées déjà par le rayonnement de certaines pièces, eurent tout de suite des admirateurs. Le premier avait été le roi Louis XVIII qui, par M. Mennechet, son lecteur, lut lui-même le livre et s'émerveilla, peut-être moins de la valeur de la poésie, que de ce que le jeune poète avait emprunté des épigraphes à Horace. Une pen-

sion de mille francs fut délivrée aussitôt à Victor Hugo, et cette rente, qui ne pouvait suffire à un ménage, avait été pourtant la raison positive du consentement de la famille Foucher au mariage.

Han d'Islande parut dans la première quinzaine de février 1823. J'ai dit comment cette œuvre de jeunesse avait été une confession discrète du poète amoureux. Dans son admiration pour Walter Scott, sur lequel il avait écrit un article fort intéressant, Victor Hugo tenta en France l'application de la théorie du romancier anglais. Non seulement il ne s'en cacha pas, mais il s'en vanta, et il eut bien raison.

Ceux qui ont la sève du génie et qui sentent en eux la force d'une production féconde, ne s'épuisent pas à leurs débuts, dans la prétention d'une originalité systématique, qui n'est que le rêve des médiocres. Victor Hugo fit ses premières odes, comme on faisait les vers de son temps, comme avait fait Lamartine, et quand il écrivit ses premiers romans, il rêva confraternellement de Walter Scott, ainsi qu'à propos de théâtre, il devait rêver de Shakespeare.

Non seulement les grands écrivains sont les révélateurs de leur propre génie ; mais ils sont, pour n'être pas isolés dans leur œuvre de progrès, les cautions des génies étrangers ; surtout lorsqu'ils ont, comme Victor Hugo, parmi leurs qualités dominantes, une faculté d'expansion et d'absorption internationales. L'Angleterre, par Walter Scott, l'Espagne, l'Allemagne, ont mis un reflet de chevalerie, d'architecture mauresque, de burgs démantelés sur

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,
et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine
je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

dans ce bagne terrestre où ne s'ouvre aucune aile,
sans me plaindre, ~~sombre, épuisé~~, saignant, et tombant sur les mains,
~~morne~~, épuisé, raillé par les forçats humains,
j'ai porté mon ~~anneau~~ chaînon de la chaîne éternelle.

maintenant mon regard
Mon œil ~~terne~~ se distrait et s'ouvre qu'à demi ;
je ne me tourne plus même quand on me nomme ;
je suis plein de stupeur et d'ennui comme un homme
qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

je ne ~~sais~~ puis même plus dans ma sombre paresse
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit
ô Seigneur, ouvrez-moi la porte de la nuit
afin que je m'en aille et que je disparaisse !

11 avril 1848 32

Fac-similé d'une poésie du manuscrit des *Contemplations*, *Aujourd'hui*. Tome II.

abattement.

j'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs
je marche, sans trouver de bras qui me secourent
puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,
puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs ;

puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en fête
j'assiste, esprit sans joie, à cet immense amour ;
puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,
hélas ! et sent de tout la tristesse secrète ;

puisque l'été m'abat sans m'avoir convaincu;

puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu ;
puisqu'en cette saison des parfums et des roses,
ô ma fille, j'aspire à l'ombre où tu reposes, ;
puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
mon sillon ? le voilà. ma gerbe ? la voici.
j'ai vécu souriant, toujours plus adouci,
debout, mais incliné du côté du mystère
et sans celle.

le lit profond et large du grand fleuve de Victor Hugo, qui a coulé si brillant et si individuel.

L'homme de génie qui doit s'élever à une gloire universelle est le point d'intersection de tous les courants de son époque, courants venus du dehors, courants sortis de sources intérieures; le médiocre se noie dans ces flots, quand il les tente; l'esprit vigoureux grandit pour les traverser, portant, sans fléchir, comme saint Christophe, le fardeau divin qui lui est échu, et le montrant aux deux rives.

Han d'Islande surprit la routine et fut violemment attaqué. C'est le premier combat qui date. Mais pour un coup d'essai, Victor Hugo eut un coup de maître. Il rit au nez de ses adversaires, et sans avoir convié personne à sa défense, il eut tout à coup trois champions, Méry, Alphonse Rabb, Charles Nodier. Tous les trois déclarèrent que ce monstre ne faisait peur qu'aux poltrons par tempérament; que derrière l'homme qui buvait dans les crânes, on voyait venir avec espoir les amoureux vrais, buveurs de rosée, et la révolution commencée par Walter Scott allait porter ses fruits en France.

Dans le grand et élogieux article de Charles Nodier on lisait :

La connaissance particulière des lieux ou des études très bien faites, ont donné, jusqu'à un certain point, à l'auteur d'*Han d'Islande*, une piquante vérité de couleur locale qui distingue Waverley. Je dis *jusqu'à un certain point*, parce que, plus familier que lui peut-être avec le ciel des latitudes qu'il a décrites, j'ai désiré dans ses peintures, quelques-uns de ces effets qu'il était si facile de tirer de la mesure inaccoutumée des jours et de la bizarrerie des saisons solaires.

Il faut se rappeler l'attention de toute l'Europe aux récits de l'auteur de *Waverley*; il faut songer à l'âge de l'auteur d'*Han d'Islande,* pour mesurer la portée d'un pareil éloge, à ce moment, la prédiction qu'il contenait.

L'article de Charles Nodier continuait sur ce ton paternel, encourageant, très fin, très subtil, très juste, démêlant les qualités primordiales, à travers l'exagération juvénile, acceptant comme une arborescence nationale ce rameau détaché de Walter Scott, mais vigoureusement implanté en terre française.

Lamartine me racontait un jour qu'il avait rapporté, de ses voyages en Orient, des ceps de vigne dont il avait voulu enrichir ses clos du Mâconnais. Mais ces ceps, en puisant le suc de la France, ne produisaient plus du vin de Lacryma Christi ou de quelques autres crus fameux; ils produisaient du vin de Mâcon.

Han d'Islande est un cep du vignoble écossais, dont Victor Hugo a tiré du vin français, bien français et à sa marque.

Le roman, imprimé avec des têtes de clous, sur un vilain papier, sans nom d'auteur, paraissait dans des conditions défavorables. Le public le signa, et les éloges qu'il reçut nécessitèrent bientôt une seconde édition, sur meilleur papier, avec des caractères lisibles.

Victor Hugo, qui venait de déménager et de quitter l'hôtel des Conseils de guerre pour s'installer rue de Vaugirard, courut chez Charles Nodier afin de le remercier. Il ne le trouva pas, et Nodier, qui était lui-même sur le point de quitter la rue de Provence pour aller à l'Arsenal, rendit

au jeune romancier sa visite, avec une hâte de sympathie d'où naquit une amitié indestructible. Ces deux familles se lièrent comme une famille. Le bon Nodier amena sa femme et sa fille fêter la pendaison de la crémaillère, dans l'appartement du jeune ménage.

Plus tard, Victor Hugo fut un des hôtes assidus de l'Arsenal, et peut-être bien que l'amitié, aidant le goût personnel, Charles Nodier fut pour beaucoup dans la décision que prit Victor Hugo d'habiter la place Royale. Les deux amis étaient ainsi voisins, et la maison de Sully faisait pendant, en supprimant la distance, à la maison de la place décrétée par Henri IV.

II

Le salon de Charles Nodier a son chapitre dans l'histoire littéraire. Il a été comme la salle des Pas Perdus du romantisme; non qu'on y perdît ses pas; au contraire. C'était une sorte d'académie, libre de préjugés, où les talents s'essayaient, où les vocations se fortifiaient, où les amitiés se cimentaient sans jalousie.

C'était le temps, alors, des admirations mutuelles, qui valait mieux que le temps actuel des dénigrements intimes. Le talent que l'on se distribuait ne portait aucun préjudice au jugement du public. Il paraît, d'après le témoignage de Sainte-Beuve, que rien n'était charmant comme cette

camaraderie présidée par le doux esprit de Charles Nodier. Si le diable, qui n'est jamais absent d'une société d'ensorceleurs, n'y perdait rien, il se montrait si bon diable que la solidarité s'y fortifiait.

Pauvre salon, où rien ne réveille plus la légende! Je le traverse souvent. Il est devenu le cabinet des estampes de la bibliothèque de l'Arsenal. La cheminée, où l'on venait prendre de la braise, quand la cuisine n'en avait plus pour la bassinoire de Charles Nodier, est aujourd'hui sans feu.

La salle à manger, où le couvert était toujours strictement mis pour douze personnes, à cause des coquetteries superstitieuses de Nodier, qui n'admettait pas un treizième, et dont la table était immédiatement desservie et repoussée contre le mur pour recevoir les manteaux, les pardessus, les parapluies et abriter les socques des visiteurs, cette salle à manger a toujours grand air; mais elle n'a pour hôte qu'un buste de l'abbé Grégoire, en marbre, qui tient la place de la lampe qu'on posait sur le poêle.

La chambre de Charles Nodier est partagée en deux et l'on ne voit plus que l'entaille dans le parquet pour le verrou de l'alcôve disparue. Les manuscrits, les estampes, les livres rares ont tout envahi; la cuisine est devenue le sanctuaire des manuscrits les plus précieux, et provoque toujours la curiosité, pour savoir si ce n'était pas là le cabinet de travail de Nodier. Non, c'était peut-être celui d'Alexandre Dumas, quand il proposait un plat de sa façon.

On a décrit plusieurs fois le salon de Nodier. Il était

facile et bref à décrire. M. Amaury Duval, dans les souvenirs qu'il a laissés, en a donné un dessin au trait, pour ainsi dire. Je le reproduis :

A droite, dans le salon, sur le panneau qui faisait face aux fenêtres, était placé, au-dessus d'un canapé, le portrait de Nodier par Paulin Guérin. Dans l'encoignure, la statue d'Henri IV enfant, moulée sur l'original de Bosio; de chaque côté de la cheminée, les deux fauteuils de Taylor et de Cailleux, habitués en titre; puis la porte de la chambre à coucher du maître de la maison; et près de cette porte, devant une des fenêtres, l'éternelle table d'écarté. Un paysage de Regnier, ami de la maison, faisait face au portrait de Nodier. En retour, un couloir conduisait à la chambre de Mme Nodier; et le piano était placé dans un enfoncement, une ancienne alcôve, je crois.

Les deux tableaux dont je viens de parler étaient les seuls ornements de cette pièce, dont la boiserie ancienne et sculptée était peinte en blanc. L'éclairage était aussi simple que le reste. Deux lampes sur la cheminée et deux quinquets de chaque côté du portrait. Ils donnaient souvent occasion à la charmante Marie Nodier de monter lestement sur une chaise, au risque de laisser voir quelque peu son joli pied, pour ranimer leur flamme capricieuse.

Aussi n'était-ce pas l'élégance du mobilier, le luxe et l'abondance des rafraîchissements qui nous attiraient dans ce salon célèbre; c'étaient la gaieté, l'esprit, pourquoi ne pas dire le génie, puisqu'on trouvait là réunis Lamartine, Hugo, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, enfin le maître de la maison? On oubliait bien vite, même si on y avait fait attention, la simplicité de l'ameublement, l'insuffisance de l'éclairage, en voyant tourbillonner devant soi, sur un mouvement de valse, ou figurer dans les quadrilles, toute cette génération de 1830 qui a laissé une trace si brillante, Eugène Delacroix, Louis Boulanger, Francis Wey, Bixio, les deux frères Johannot, Paul Foucher et tant d'autres. . .

. . . .

La partie d'écarté, partie bien modeste, dont l'enjeu ne dépassait pas dix sous, avait lieu silencieusement dans le coin du salon, et n'étaient quelques exclamations de Nodier sur la fatalité qui ne cessait

de le poursuivre, on ne se serait pas douté de la présence du maître de la maison. Enfin, vers dix heures, il se soulevait lentement de sa chaise, et, sans que personne s'en aperçût, disparaissait par la porte qui s'ouvrait derrière lui. Cette chambre n'avait pas d'autre entrée ; aussi quelques instants après, on voyait Mme Nodier apparaître, à l'autre bout du salon, une bassinoire à la main, traverser les groupes de danseurs et se diriger vers la porte de son mari.

C'était pour nous une chose si habituelle et qui nous paraissait si simple, que les danses ne s'interrompaient pas un instant. On se bornait, tout en continuant les figures, à laisser passage à cette femme si charmante encore, et dont les soins touchants n'avaient rien de vulgaire à nos yeux.

Ce dernier trait répand un rayon sur tout le dessin. Le génie, l'affection ennoblissaient tout, et ce salon du Marais, où les choses se passaient comme dans un roman de Paul de Kock, garde un charme élevé, littéraire. Sous Louis XIV, il se passait bien autre chose que l'introduction d'une bassinoire dans le salon de la duchesse de Bourgogne !

Alexandre Dumas a aussi décrit le salon de l'Arsenal. Sur plusieurs points, il n'est pas en contradiction avec Amaury Duval ; mais il assure qu'il y avait un lustre dans le salon et que les jours où il dînait chez Nodier, il sortait de table avec l'amphitryon, pour allumer d'avance le lustre, en profitant de sa haute taille, sans monter sur les chaises.

Les quinquets me semblent plus historiques, et j'aime mieux Mlle Nodier remontant la mèche à propos.

Dumas n'a vu que le lustre ; peut-être est-il le seul à l'avoir vu. C'est une de ses originalités.

Il complète le mobilier indiqué par Amaury Duval en

déclarant que les sièges se composaient de douze fauteuils et d'un canapé, en casimir rouge.

La bassinoire! les quinquets! le petit bal qui faisait danser Dumas, ayant pour vis-à-vis Musset, tout cela peut faire sourire la génération actuelle, mais ces veillées de l'esprit étaient aimables, précisément parce qu'elles n'étaient pas les assemblées du bel esprit; parce que ces hommes de talent et de génie se délassaient et avaient la bonne fortune d'une simplicité qui les reposait de la pose obligée.

Mme Victor Hugo, dans tout l'éclat de son bonheur et de sa beauté, rayonnait dans ce salon aux quinquets *capricieux,* et Victor Hugo ne manquait jamais à ce rendez-vous de tout ce qu'il y avait de vivant, de libéral en France. Il était l'âme la plus active et peut-être bien, à certains jours, le prétexte de ces fêtes.

Alexandre Dumas, qui ne peut s'oublier, quand il n'oublie personne, termine la description du salon de l'Arsenal par un trait d'une candeur magnifique, qui n'est peut-être pas plus exact que le lustre.

Un jour, dit-il, nous trouvâmes Nodier bien autrement humble que de coutume. Cette fois, il était embarrassé, honteux. Nous lui demandâmes avec inquiétude ce qu'il avait.

Nodier venait d'être nommé académicien.

Il nous fit des excuses bien humbles, à Hugo et à moi, mais il n'y avait pas de sa faute; l'Académie l'avait nommé au moment où il s'y attendait le moins.

Ce salon de l'Arsenal fut vraiment un arsenal pour Victor Hugo, pendant les années où il lutta, et je ne crois pas abuser de mon sujet en affirmant que, de son côté,

Charles Nodier se réjouissait de présider avec bonhomie le serment des conjurés.

Je ne saurais mieux terminer cet épisode nécessaire sur le salon de l'Arsenal que par ce jugement de Lamartine sur Charles Nodier :

Charles Nodier était l'ami né de toute gloire. Aimer les grands, c'était son état. Il ne se sentait de niveau qu'avec les sommets. Son indolence l'empêchait de produire lui-même des œuvres achevées, mais il était capable de tout ce qu'il admirait. Il se contentait de jouer avec son génie et sa sensibilité, comme un enfant avec l'écrin de sa mère. Il perdait les pierres précieuses comme le sable.

Cette incurie de la richesse le rendait le Diderot, mais le Diderot sans charlatanisme et sans déclamation, de notre époque. Nous nous aimions pour notre cœur et non pour nos talents. C'était un de ces hommes du coin du feu, un génie familier, un confident de toutes les âmes, dont la perte ne paraît pas faire un si grand vide que les grandes renommées. Mais le vide se creuse toujours davantage, il est dans le cœur.

En même temps qu'il était admis comme un ami nouveau qui devait devenir le vieil ami dans l'intimité de Charles Nodier, et qu'il inaugurait avec celui-ci le salon de l'Arsenal, comme Nodier et sa famille avaient inauguré le petit appartement du poète, Victor Hugo fondait une revue, *la Muse française,* avec la collaboration de ses amis.

Voici les noms des principaux collaborateurs :

Victor Hugo, Alfred de Vigny, Soumet, Guiraud, Jules de Rességuier, Émile Deschamps, Adolphe de Saint-Valry, Charles Nodier, Pichald, Jules Lefèvre, Ulric Guttinguer, Ancelot, Chênedollé, Baour Lormian, Brifaut, Belmontet, Victor Chauvet, de Villebois, Nestor de Lamarque,

Adolphe Michel; Mmes Desbordes-Valmore, Dufrénoy, Verdier, Céré-Barbé, Amable Tastu, Sophie Gay et Delphine Gay.

Malgré ces éléments et le succès que les collaborateurs obtenaient au dehors, par leurs œuvres, *la Muse française* ne dura qu'une année.

La France a toujours été réfractaire aux Revues. Celles qui ont persisté et qui sont arrivées à une prospérité réelle et relative, auraient des confidences bien instructives à faire sur la résistance qu'elles ont rencontrée. On les trouve partout en Europe, et c'est seulement après avoir conquis l'Europe qu'elles se font naturaliser en France.

La Muse française eut un éclair vif et rapide. Je possède, parmi mes autographes, une lettre de M. L. Belmontet à Victor Hugo, qui prouve bien que le jeune poète était le véritable directeur de cette revue, et qui montre en même temps son autorité sur les écrivains groupés autour de lui. La voici :

Mon cher et aimable Victor,

Je viens de recevoir de Mme Barbet, pour la *Muse* de février, une superbe pièce de vers, intitulée la *Mort du juste*, que je vous enverrai incessamment. Je vous jure qu'il y a des choses magnifiques, et que ce petit poème est largement composé. Voilà de la véritable poésie. Elle est digne de votre noble suffrage, mon ami. J'espère qu'il n'y aura point de difficulté pour son insertion, car il n'y a pas de poète qui pourrait occuper la place de cette illustre dame dans notre journal.

Déjà son recueil fait gémir la presse, et la publication aura lieu presque immédiatement après la venue de la *Muse*.

Aussi, je compte sur votre obligeance, d'abord pour cette pièce, ensuite pour m'envoyer bientôt et des premiers, votre volume d'odes. Il me semble que vos grandes pensées me donneront des inspirations. Je m'en fais une fête.

Aurez-vous la bonté de penser à mon père à Toulouse, faubourg Saint-Michel, pour l'envoi d'un exemplaire?

Au moment que Mlle Gay fait paraître des poésies, je crois qu'il est convenable de publier aussi dans la *Muse* les vers que je lui ai adressés. Il me semble que ce serait un à-propos pour elle et pour moi, qui vais aussi lâcher le modeste recueil, d'autant plus que je n'ai paru qu'une fois dans le journal.

Voyez, je m'en rapporte à vous et à votre amitié. Envoyez-moi vos odes, autrement, je me fâche, entendez-vous.

Adieu, digne ami; tout à vous, grand poète.

BELMONTET.

19 janvier.

Cette lettre est intéressante à plus d'un titre.

Qu'est devenue Mme Barbet, avec son poème magnifique sur la Mort du Juste? Est-elle devenue une étoile sous un autre nom? Est-elle restée dans la nébuleuse d'où M. Belmontet voulait la dégager? Son volume qui faisait gémir la presse n'a-t-il plus rien fait gémir?

On voit aussi par le ton de la lettre que Victor Hugo était traité par ses collaborateurs, comme la Muse même de *la Muse française*. Dès le début, même ses aînés, je dirais presque surtout ses aînés, ses précurseurs le reconnurent et le sacrèrent grand poète. On ne trouverait pas dans une seule lettre de ses amis, adressée à d'autres, ces revanches de la médiocrité qui se rattrape d'un com-

pliment par un dénigrement. L'admiration qu'il suscitait était sincère, ces jeunes hommes de foi étaient de bonne foi. Cette sincérité spontanée et libre a fait le succès de l'école, bien menée par le maître, bien servie par les écoliers, parmi lesquels se trouvaient des écoliers de haut rang, des maîtres à leur tour.

Quand Théophile Gautier à propos de *Hernani* entrera dans le cénacle, on entendra le même cri d'enthousiasme, autrement formulé. Il ne faut pas oublier toutefois que M. Belmontet a eu sa soirée glorieuse avec A. Soumet, et qu'*Une Fête sous Néron* sembla un présage de grande renommée littéraire.

Dans la courte existence de la *Muse française*, Victor Hugo y fit paraître deux odes, celle *A son père* et la *Bande noire*, ainsi que la plupart des articles recueillis depuis dans le volume de *littérature et philosophie mêlées*.

La *Muse française*, en disparaissant, laissa unies les mains des poètes qui s'étaient rencontrées. Le *Cénacle* succéda au recueil et les classiques n'eurent rien à gagner. La bataille allait s'engager sur toute la ligne.

En feuilletant la collection du *Journal des Débats* de 1824 pour y trouver une lettre de Victor Hugo dont je parlerai plus loin, j'ai rencontré cette réclamation adressée par lui au journal, pour protester contre la fin prématurée de ce recueil. Était-ce un ennemi déclaré qui avait fait périr cet écho de la nouvelle école? C'était, en tout cas, un ennemi sournois qui prétendait imputer à Victor Hugo cette disparition dont il était le premier à souffrir.

Le jeune poète écrivit :

Monsieur,

Puisqu'il a plu à un journal d'interpréter avec des intentions qu'il croit malignes, la cessation de la *Muse française*, il m'importe de faire savoir que je suis complètement étranger à la disparition de ce recueil, à la fondation duquel je m'honore d'avoir pris part, et dont la publication vient d'être inopinément interrompue au milieu de ses succès. La *Muse française* commençait son troisième volume et sa deuxième année d'existence.

En publiant ce peu de lignes vous obligerez, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur,

VICTOR-MARIE HUGO.

28 juillet.

On remarquera que, dans sa correspondance, Victor Hugo continuait de signer encore avec son prénom de Marie. Mais bientôt, la plume devenue plus alerte et la gloire plus impatiente de lancer son nom, le forcèrent à abréger et il inaugura cette signature superbe qui commence comme un déploiement d'ailes.

Je ne sais pas quel était le journal qui avait voulu mêler malignement Victor Hugo à la fin de la *Muse française*, et je n'ai pas cherché à le trouver. Mais cette réclamation a son intérêt, puisqu'elle atteste le dévouement du poète à ce recueil de poètes divers, et aussi puisqu'elle démontre que les grands journaux accueillaient avec déférence la moindre manifestation de ce jeune homme.

Le jour même de l'apparition de cette lettre qui réclamait la solidarité de la *Muse française*, les anciens colla-

borateurs vaincus, mais invincibles, se réunissaient pour célébrer la nomination d'A. Soumet à l'Académie française. Il avait été nommé par dix-huit voix contre seize, données à Casimir Delavigne. Il remplaçait Maignan.

III

On regarde généralement la préface de Cromwell comme le manifeste de l'école romantique. On a raison ; mais à vrai dire, Victor Hugo cherchait toutes les occasions d'affirmer sa foi, sans prétendre à une proclamation officielle, solennelle.

Voici la lettre qu'il écrivait à Hoffmann, le critique des *Débats*, pour répondre à un article sur le volume des *Nouvelles odes* paru dans cette année de 1824, et qui marquait un pas de plus en avant du jeune poète.

Mais avant de faire connaître en entier cette lettre manifeste, car elle n'a jamais été publiée depuis que par fragments, je tiens à bien faire comprendre combien la susceptibilité du grammairien, dans cette occasion, était plus délicate que son amour-propre.

Quand on a tout loué dans Victor Hugo, l'imagination, l'universalité des émotions, le pittoresque des images, il reste encore à faire une étude qui n'a pas été entreprise, mais qui tentera quelque jour les hommes spéciaux. C'est

l'étude de cette science exacte, profonde, qu'il avait de la langue française.

Quand on songe aux leçons sommaires de sa jeunesse, on est frappé des lectures que *l'enfant sublime* a dû faire, pour devenir un grammairien impeccable, une autorité dès l'âge de vingt ans.

Plus tard, quand il fut de l'Académie française, on le consultait, non pas sur les mots à insérer dans le dictionnaire, mais sur les vieux mots qu'il s'agissait d'exclure. M. Royer-Collard notamment, qui avait remarqué la connaissance parfaite de la langue du XVIIe siècle, que possédait Victor Hugo, prenait une sorte de malin plaisir à le provoquer sur ce terrain, et quand l'auteur de *Notre-Dame de Paris* avait donné son opinion et prouvé sa compétence, M. Royer-Collard, qui représentait l'ironie à l'Institut, comme le hibou sur le casque de Minerve, ne manquait jamais de dire :

— Ah! monsieur Hugo, quel dommage que, connaissant une si belle langue, vous dédaigniez de vous en servir!

Hugo souriait et acceptait cette malice comme un compliment.

Il ne dédaignait aucune des formes historiques du langage; mais il croyait avec raison qu'il devait continuer la tâche des maîtres, en enrichissant la langue et non en se bornant à parler aussi bien qu'eux.

Il ne changeait pas à plaisir les termes usuels quand ils lui suffisaient; il ne visait pas à l'excentricité du langage; mais il voulait que le langage fût toujours au service de sa

pensée, et quand le mot manquait, il l'inventait ou le retrouvait.

Parmi les dédicaces qui furent mises sur le bel exemplaire de Ronsard qu'on lui donna, Sainte-Beuve avait écrit : *Au plus grand inventeur de rythmes.* Ce n'était qu'une partie de l'éloge, il eût fallu ajouter : *Au plus grand grammairien!* Moi j'aurais osé mettre : Au *seul* grammairien. Qu'est-ce que l'autorité d'un pédant d'université, qui choisit des règles, fait un livre pour les développer, et chasse de la langue toute forme ou toute expression qui lui déplaît, à côté du droit d'un homme de génie?

On enseigne aux enfants que dormir est un verbe sans régime direct, et Bossuet apprend aux hommes qu'on peut et qu'on doit dire : *Dormez votre sommeil, grands de la terre.* Qui prendrait parti pour Noël et Chapsal contre Bossuet?

On peut dire de Victor Hugo qu'il ne cherchait pas ces entorses du langage; elles sont rares chez lui; mais le mot qui faisait image, il le voulait toujours et toujours il le trouvait.

L'astronomie, la physique ont adopté le mot *fulgurant* qu'il a trouvé et qui n'a pas d'équivalent dans la langue.

C'est lui qui, le premier, décrivant le cœur de Paris, a appliqué le mot *artères* aux petites rues qui font circuler la vie autour du centre. Le mot est si bien resté, qu'il est devenu technique et qu'on ne peut lire un rapport d'ingénieur des ponts et chaussées ou des chemins de fer, sans le rencontrer dans toutes les descriptions ou dans les travaux de statistique.

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples. Victor Hugo se plaisait à ce sujet. Rien n'était plus charmant que de l'entendre s'expliquer sur ces trouvailles et les défendre quand on les attaquait.

Dans une de ses Orientales, *Lazzara*, il a dit :

Certes, le vieux Omar, pacha de Nègrepont,
Pour elle eût tout donné, vaisseaux à triple pont,
Foudroyantes artilleries,

Harnais de ses chevaux, toisons de ses brebis,
Et son rouge turban de soie et ses habits
Tout *ruisselants* de pierreries.

Sainte-Beuve, qui m'a raconté l'anecdote, fit observer, à la lecture de ces vers, avant l'impression, que le mot *ruisseler*, à propos de l'éclat des pierreries, lui semblait impropre.

Victor Hugo souriant lui répliqua ;

— Comment appelez-vous ces colliers de diamants que les dames se mettent au cou ?

— Des rivières.

— Eh bien, si les pierreries forment des *rivières,* elles ont bien le droit de ruisseler !

Sainte-Beuve fut désarmé.

C'est un peu de cette façon qu'il répond à une critique très médiocre d'Hoffmann. Sans oser nier le mérite des *Odes,* sans vouloir dire du volume un mal qu'il ne sentait pas, et qu'il regrettait de ne pas sentir, l'aristarque l'avait pris de haut envers ce jeune homme et voulait l'envoyer

